

D

GC | DIMANCHE

Qu'est-ce que le travail ?



Gabriel Zucman ne descend pas au Ritz

2



Le pain du Premier mai selon Paul Magnette

17

Ingres n'était pas une IA. Maintenant regardez bien ce tableau. Regardez ces mains.

Le portrait de monsieur Bertin com me vous ne l'avez jamais vu.

25



«L'IA ne peut rompre le pain» Paolo Benanti

22



Qui a le droit à la paresse?

32



Adam Curtis La vérité est dans les légumes

61

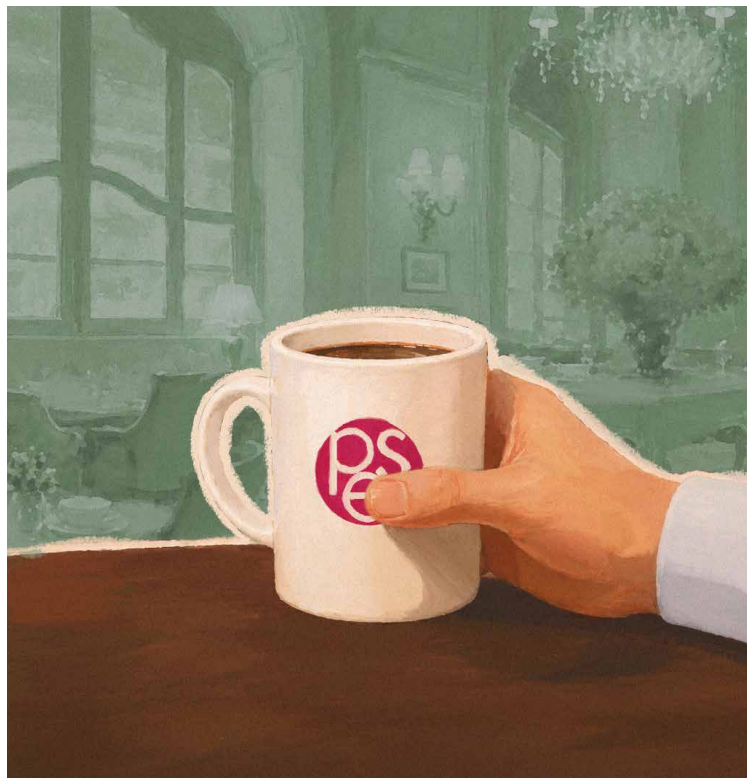


Elio Fournier (2026-2124)

70

Avec l'étoile de l'économie Gabriel Zucman on ne va pas au Ritz mais au R-YX

« Il coupe court à toute hésitation :
'Non, les riches je les vois dans mes données —
et c'est largement suffisant' ».



AUTEUR Guillaume Erner
Florent Zemmouche
MUSIC Ludwig van Beethoven
Sonate pour piano n°1

u départ, on pensait se retrouver Place Vendôme.

Cela a commencé par un échange de messages plutôt sympathiques : Gabriel Zucman accepte avec plaisir de retrouver les *Dimanches* pour le numéro du 1er mai de la nouvelle rubrique « Un café avec le Grand Continent ». Ce sera le 27 avril après-midi. Reste la question du lieu. Évidemment, nous avons eu une idée coquine : allons au Ritz. Vraiment pas sûr que ça passe – Zucman, ce n'est pas les Pinçon-Charlot. Ne surinterprétez pas, c'est juste factuellement exact.

Gagné, pour le Ritz ce fut non. Gabriel Zucman ne doit jamais trop s'éloigner de l'École d'économie de Paris (PSE pour les intimes). Il a trop de travail et trop de rendez-vous pour partir à l'aventure. Ce sera l'excuse donnée. Était-elle vraie ? Voulait-il éviter de subir le charme discret de l'un des cocktails parfaitement préparés par Anne-Sophie Prestail au Bar Hemingway ? Le Lutetia aurait-il été une meilleure option ? Le Costes ? Il coupe court à toute hésitation : « Non, les riches je les vois dans mes données – et c'est largement suffisant ».

Où se trouve Gabriel Zucman ?

Pour poser ces premières questions, il a donc fallu se rendre au 48, boulevard Jourdan, au fin fond du XIV^e arrondissement. Attendre patiemment que les gardiens de la loge du campus acceptent d'ouvrir la première porte, sur laquelle il est écrit : « Appuyer TRÈS FORT sur le bouton ». En effet, il faut appuyer très fort – mais comment savoir ce qu'est assez ? Nous n'aurons jamais la réponse à cette question de micro-économie car ce sera finalement une étudiante qui, en sortant nous laissera gentiment entrer.

Vous êtes arrivés à l'accueil. Et c'est là que les choses sérieuses commencent. C'est un peu comme dans *Le Procès* : « Devant la porte se tient un gardien... »

Et il vous demande d'inscrire votre nom, votre prénom, l'heure d'arrivée, le motif de la visite et offrir une petite signature. Une fois cela fait, « c'est bon, vous pouvez y aller », annonce le monsieur derrière son comptoir. D'accord, mais aller où ? Dans l'échange de messages apparaît une destination énigmatique : « Bureau

RY-X ». Nous ne vivons pas dans une simulation, mais nous notons qu'un malin génie a permuté notre rendez-vous du Ritz au RY-X. Ça fait un peu peur et surtout, ça ne nous avance pas beaucoup. « Nous aimerions aller au RY-X... », répète-t-on un peu plus fort. « On peut y aller sans s'annoncer ? », tente-t-on. Voilà que des coups de fil sont passés.

(On se passe dans la tête la suite du discours du gardien imaginé par Kafka : « Si tu es tellement attiré, essaie donc d'entrer, en dépit de mon interdiction. Mais sache que je suis puissant. Et je ne suis que le dernier des gardiens. De salle en salle, il y a des gardiens de plus en plus puissants. La vue du troisième est déjà insupportable, même pour moi... »)

« C'est bon, le gardien nous interrompt, quelqu'un descend vous chercher ».

Nous voilà sauvés.

La dame qui vient à notre rencontre dans le hall tout vitré présente ses excuses pour deux raisons. D'abord, pour toutes ces étapes à franchir avant de pouvoir accéder au bureau du professeur Zucman. Ensuite, car ce dernier a visiblement oublié de la prévenir que cette rencontre allait avoir

lieu. « Mais ça ne fait rien », s'empresse-t-elle d'ajouter.

Ascenseur, Xe étage (tout prend sens), première porte au fond sur la droite, le fameux bureau... n°Y, bien sûr, c'est logique.

Le bureau RY-X

La pièce est petite, étroite, toute en longueur. L'un des économistes les plus en vue de sa génération travaille dans une pièce austère qui ne cède en rien à la démesure, mais qui n'est pas dépourvue d'une certaine forme de grâce ou de perfection formelle. Au sol, moquette bleue foncée à rayures grises ; au plafond, une lumière très blanche d'administration. Il fait bon dehors, très chaud à l'intérieur. La vue est magnifique. Quand on lance les enregistreurs, Zucman se lève et ferme la fenêtre. Tant pis, il faudra faire tomber les vestes et retrousser les manches. Il nous explique comment il en est arrivé là dans cette petite pièce, étroite, en révolte contre l'ultra-richesse.

– J'ai vécu pendant dix ans dans la baie de San Francisco, en Californie, qui a la concentration

record de milliardaires au niveau mondial, tout en coexistant avec une extrême pauvreté. Des dizaines de milliers de sans-abri sont dans les rues de San Francisco, dans les différentes villes de la baie. Ce contraste-là entre les multimilliardaires de la tech et les dizaines de milliers de sans-abri m'interpellait. C'est une des raisons qui m'ont poussé à beaucoup travailler sur les inégalités aux États-Unis, sur les fortunes, sur la faiblesse de ce qui a été proposé, au niveau local, régional, et surtout au niveau national par le Parti démocrate, pour lutter contre cette spirale inégalitaire.

Il est assis derrière son bureau sur une chaise rotative à accoudoirs et à roulettes tout à fait normale. Pendant l'heure et demie passée ensemble, il avancera et reculera sur sa chaise selon les questions, se trouvant par





moments extrêmement loin de nous, quasiment au niveau de la grande baie vitrée qui donne sur la Cité universitaire. Sur sa gauche, collé au mur, un tableau Velleda sur lequel sont écrits des calculs impressionnants, des équations très savantes, des cercles et des flèches qui relèvent pour un œil extérieur du déchiffrement de hiéroglyphes. Et puis, on ne veut pas être trop indiscrets non plus.

De l'autre côté, sur la deuxième partie du bureau contre le mur, un Mac qui fait un bruit de tracteur en surchauffe affiche quant à lui des graphiques. Il n'y a plus de place pour le doute, nous sommes bien dans le bureau de l'un de ces alchimistes contemporains que l'on désigne par le nom d'économiste.

Les empiristes britanniques du XIXe siècle

Peu de choses se trouvent sur la table : au fond, une petite machine à café, un cahier avec quelques notes, des documents, un livre de James Meade, *Problems of Economic Union*. À la question : « C'est votre livre de chevet – ou de bureau ? », il répondra : « Non, c'est pour un projet sur lequel je travaille, qui viendra après, après tout ça. » Il sent venir notre question : « Mais il est encore trop tôt pour en parler. »

Il nous confiera quand même que Meade fait partie de la tradition empirique britannique dont il aime se réclamer.

– La tradition dont je me sens le plus proche, c'est celle des empiristes britanniques des siècles passés. Ce ne sont pas forcément les économistes les plus connus, mais leur importance est capitale : ce sont les créateurs de la comptabilité nationale, Gregory King au XVIIe siècle, William Petty, les créateurs de ce qu'ils appelaient l'arithmétique politique, *political arithmetic*. Les premiers à avoir essayé d'objectiver

statistiquement le monde économique et social en Angleterre : quelles catégories sociales, combien de rois, de barons, de mendiants ? Quels revenus, quels patrimoines ? Après, il y a toute une tradition empirique en sciences sociales en Angleterre : Charles Booth sur la pauvreté à Londres ; au XXe siècle James Meade, qui a beaucoup travaillé sur les balances des paiements ; dans l'étude des inégalités, Tony Atkinson, qui a relancé avec Thomas Piketty et Emmanuel Saez l'étude empirique des tendances de long terme. Il faudrait citer aussi Richard Stone, prix Nobel, l'un des inventeurs de la comptabilité nationale moderne.

Et aux États-Unis ?

– Simon Kuznets, très important. Et sur les questions fiscales, des chercheurs américains comme Helen Tarasov et Gerhard Colm, qui dans les années 1940 posaient la question *Who pays the taxes?* – comment additionner tout ce qui est payé, comparer entre catégories sociales, calculer un taux effectif d'imposition. C'est ce travail que j'essaie de poursuivre, en créant en quelque sorte une arithmétique politique de la mondialisation : non pas

nationale, mais internationale.

Pas Marx, pas Keynes ?

– Je les ai lus et je m'en nourris comme tout économiste. Mais ce qui me parle le plus, c'est cette tradition empirique.

Zucman boit un café dans un mug PSE. Nous, on ne nous a pas proposé. Guillaume avait prévu le coup : il avait une bouteille d'eau pétillante toute fraîche avec lui achetée à Lidl juste en face. Rassurez-vous, il y aura des cafés avec le Grand Continent moins sobres dès la semaine prochaine.

Mais attendez, cette histoire n'est pas finie. Continuons donc. Ce bureau c'est un peu comme la table des éléments, il est si ramassé et il y a tellement peu de choses, qu'il y a en réalité assez pour faire plus d'un monde.

À côté du Mac, traîne le clavier et la souris noirs d'un PC – qu'est-il arrivé à cet autre ordinateur ? Il n'a peut-être pas supporté le calcul effréné des impôts à appliquer aux ultra-riches... En tout cas, il n'est plus là. Derrière nous, à côté de la porte d'entrée, une petite étagère sur laquelle traînent un livre de Piketty (pas très étonnant) et un autre, d'Attali (plus étonnant). Zucman n'aime

pas parler de lui. « Ma vie n'est pas très intéressante. » Ce qui l'intéresse ? « Le débat d'idées, le fond ». Quand ça ne l'intéresse pas ? « Ce n'est pas mon sujet. »

– Votre figure dépasse maintenant la sphère purement universitaire. Vous êtes connu. Nom : Zucman. Prénom : Taxe.

Ça le fait rire.

– On ne me l'avait jamais faite celle-là.



– Vous êtes connu, vous êtes médiatique, votre personne entre forcément en jeu...

– Je suis vraiment opposé à la personnalisation à outrance des propositions que nous avons collectivement élaborées et portées. J'insiste sur le caractère collectif du travail de recherche qui forme le soubassement de cette proposition.

Et effectivement Taxe est le seul prénom sur lequel nous aurons des informations. Parce que

pour le reste, chez Zucman, il n'y a pas de Gabriel. L'économiste résiste.

– C'est vrai que la taxe Zucman porte mon nom mais ça rend la position peut-être plus identifiable, ça peut œuvrer à une forme de clarification pour l'évolution du débat en France au sens où on comprend qu'il s'agit d'une nouvelle proposition. Il s'agissait de faire comprendre qu'on ne recréait pas l'ISF, qu'il s'agissait d'autre chose : un impôt plancher. On peut aimer ou pas, mais voilà, il faut faire un effort – d'ailleurs souvent que les adversaires n'ont pas fait – pour essayer de comprendre qu'on part de quelque chose de nouveau. En contrepartie, se produit en effet une forme de personnalisation qui est sans intérêt, qui ne m'intéresse absolument pas, que je n'ai absolument pas recherchée.

– Ce ne sont pas les personnes qui font changer les choses ?

– Non, ce sont les structures et les collectifs. Ce n'est pas une personne qui fait changer les choses, à quelque niveau que ce soit, c'est forcément des mouvements nationaux et internationaux. Et ces changements vont se produire, cela ne fait aucun doute. Je suis

contre la personnalisation, même celle d'ailleurs des adversaires. On ne combat pas des individus mais des idées.

Il faut noter qu'il emploiera à plusieurs reprises le terme d'« adversaire ». Une chose est sûre, Gabriel Zucman n'est là ni pour se livrer, ni pour perdre son temps.

Quinze ans, quarante-deux pour cent

Au fond à droite se trouve un porte-manteau, vide. Seul un casque de vélo y est accroché. À ses pieds, par terre, son sac à dos. À gauche, une plante mal en point. C'est un euphémisme, elle est entre la vie et la mort, et plutôt du côté de la mort. La tige est coupée net. Le bouquet de ses feuilles est à côté. Quelqu'un lui a coupé la tête ?

On revient à la richesse, à l'explosion des fortunes. Pourquoi maintenant ? Pourquoi parler des milliardaires aujourd'hui plutôt qu'il y a vingt ans ?

– On vit dans une époque caractérisée par l'explosion de la richesse des milliardaires. C'est une

tendance que n'importe qui regardant les statistiques économiques ne peut qu'être frappé de constater : un aspect fondamental de l'économie française, européenne et mondiale depuis quinze ans. Ça crève les yeux.

Il avance les chiffres avec la précision tranquille de celui qui les connaît par cœur :

– C'est une tendance qui a commencé il y a quarante ans environ, dans les années 1980, mais avec une accélération très forte depuis la fin de la crise financière de 2008-2009. En France, les cinq cents plus grandes fortunes recensées par le magazine *Challenges* – 1996 étant la première année du classement – possédaient l'équivalent de 6 % du PIB français. En 2010, c'était passé à 12 % : déjà une augmentation notable. Mais entre 2010 et 2024, on est passé de 12 % à 42 % du PIB. Concrètement, si ces cinq cents plus grandes fortunes dépensaient cet argent, elles pourraient acheter quasiment la moitié de la valeur de tous les biens et services produits une année donnée en France.

Quarante-deux pour cent. Le chiffre flotte un instant dans la pièce surchauffée, à côté du Mac qui ronronne. Ce pourcentage



pèse son poids, il rend immédiatement zucmanien. Et au niveau mondial ?

– Sur les deux dernières années : je voulais mettre à jour certaines estimations faites pour le rapport remis au G20 en 2024 sur l'impôt plancher sur les milliardaires et centimillionnaires. Ce rapport, remis en juin 2024, se fondait sur des chiffres de mars 2024. Sur la période mars 2024-mars 2026, la fortune des milliardaires mondiaux a augmenté de 40 %. Une explosion absolument incroyable, qui s'accompagne d'une explosion très forte de leur influence et de leur implication dans nos sociétés, notamment via les médias qu'ils possèdent et qu'ils rachètent à tour de bras aux États-Unis : Jeff Bezos avec le *Washington Post*, Larry Ellison avec CNN et HBO... Un processus de rachat des médias américains par les milliardaires américains.

Ils sont en train de rattraper les milliardaires français, qui avaient eu un coup d'avance en matière de détention de la presse privée.

Il marque une pause. C'est rare chez lui. La phrase qui vient sera plus tranchante :

– En France, ce processus s'est évidemment poursuivi : 95 % de la presse économique française est aujourd'hui possédée par trois milliardaires. Toute la presse économique sauf *Alternatives économiques*. Avec une mise au pas de ces médias, une intervention croissante : on le voit en ce moment avec la grève des journalistes de *Challenges*, avec l'apparition en France de chaînes d'opinion comme CNews – en principe interdites par la législation française, mais qui existent de fait – et avec la transformation du *JDD*, d'*Europe 1*, etc. Difficile, donc, de s'intéresser à autre chose. L'explosion de la richesse oligarchique s'accompagne d'une très forte influence sur nos sociétés, sur le débat démocratique, sur le débat d'idées qui constitue le cœur de la vie démocratique de nos nations. C'est un sujet économique et démocratique absolument central. Pour notre pays, la dérive oligarchique et l'influence

des milliardaires sur la démocratie sont devenues le problème numéro un.

Pourtant, il insiste – il y revient toujours – son sujet de prédilection, ce n'est pas exactement celui-là.

– Les milliardaires, ce n'est pas ma passion. Vraiment pas. Ce qui m'intéresse fondamentalement, ce sont les relations économiques internationales sur lesquelles ont porté l'essentiel de mes travaux depuis ma thèse, qui portait en particulier sur les paradis fiscaux, les dynamiques de concurrence et d'évasion fiscale internationale. Ensuite, des travaux sur le développement des sociétés multinationales, sur leur usage des paradis fiscaux dans la montée des inégalités, sur l'étude historique des dynamiques de concurrence et de coopération entre pays. Voilà les questions qui me passionnent – et qui sont le fil rouge de mes recherches.

Deux pour cent, vingt milliards

Vient l'inévitable. La taxe. Pas la sienne – celle qu'on appelle la sienne. Le chiffre rond, le moyen mnémotechnique, le 2 %.

Pourquoi ce chiffre ?

– Parce que c'est celui qui permet juste de s'assurer que les ultra-riches payent autant d'impôts en proportion de leurs revenus que le reste de la population. C'est l'implémentation la plus minimaliste possible du principe d'égalité devant l'impôt et devant la loi. Il y a mille raisons d'aller au-delà, d'introduire de la progressivité, mais personne ne peut accepter que les milliardaires payent moins d'impôts que le reste de la population. C'est pour cela que cette proposition est quasiment consensuelle : à 2 %, tout le monde devrait être d'accord. On peut récupérer 20 milliards d'euros de recettes fiscales : on est absolument obligé de le faire.

Nous décidons de sortir la carte « Bernard Arnault ». Le patron de LVMH a estimé que Zucman voulait tuer l'économie française. Une réaction ? Il prend une seconde. Pas de hausse de ton. Toujours cette monotonie posée.

– C'est manifestement en dehors du champ de la rationalité. On parle de personnes dont la fortune, depuis quarante ans, augmente en moyenne de 10 %

par an. L'idée que leur demander de payer 2 % d'impôts sur ces 10 % de croissance pourrait mettre à terre notre économie est un non-sens. Pour ces personnes, pas grand-chose ne changerait : leur fortune progresserait de 8 % par an au lieu de 10 %, soit toujours deux fois plus vite que le patrimoine moyen des Français. Si pour elles rien ne change, comment cela pourrait-il bouleverser l'économie française – sinon en faisant entrer 20 milliards dans les caisses ?

Il enchaîne, un ton plus bas, presque désolé :

– À un moment où le sens du propos est si faible, on ne peut pas l'interpréter autrement que comme une forme de fébrilité, et comme une stratégie : à défaut d'arguments de fond probants, hystériser le débat, faire dévier ces questions qui doivent être discutées démocratiquement, rationnellement, avec transparence. C'est révélateur de la faiblesse extrême des arguments des adversaires de l'impôt plancher. S'il y avait eu de bons arguments, il aurait commencé par eux. Quand le premier argument est qu'un impôt de 2 % va mettre à terre l'économie française

– suivi d'attaques *ad hominem* – c'est qu'il n'y a pas d'argument. Comme ce qui m'intéresse, c'est le débat d'idées, j'interprète cela comme le fait que les adversaires ont déjà rendu les armes.

L'article 13

Ce qui frappe, à mesure que la conversation avance, c'est la régularité avec laquelle Zucman fait monter le débat d'un cran. Quand on parle technique fiscale, il ramène à la philosophie politique. Quand on parle chiffres, il revient à la Constitution.

– Pour vous, ce sera un sujet central en 2027 ?

– Évidemment. Ce sera un sujet majeur de la présidentielle. Il y a d'abord les aspects budgétaires : déficit public à 5 % du PIB pour la quatrième année consécutive (2023, 2024, 2025, 2026), du jamais vu en France hors période de guerre, de pandémie ou de crise économique grave. La réforme fiscale et budgétaire sera urgente dès l'automne 2026. Mais surtout, plus fondamentalement, c'est la question de notre contrat social.

Il avance sur sa chaise. C'est la première fois qu'il s'approche vraiment de nous depuis le début de l'entretien.

– Veut-on accepter une société où il y a deux catégories d'acteurs économiques : ceux à qui la loi s'applique, et puis les ultra-riches, qu'on ne pourrait pas toucher parce qu'ils seraient dans leur propre univers et que si on osait taxer, ils partiraient ? Faut-il accepter une loi plus accommodante pour les plus riches et plus sévère pour le reste de la population ? Ou bien tient-on au principe d'égalité devant la loi, selon lequel personne ne doit pouvoir se soustraire aux charges communes ? C'est l'article 13 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, repris en préambule de la Constitution de la Ve République. On touche au cœur du contrat social.

Il se redresse encore un peu :

– Deux discours sont aujourd'hui possibles. Le premier : il faut renoncer à nos principes constitutionnels et démocratiques fondamentaux, accepter que les milliardaires sont en dehors de la société, intouchables, et que pour résoudre le problème des finances publiques

on ira chercher l'argent chez les pauvres et chez les immigrés. C'est, pour simplifier, le discours du Rassemblement national. Le second : on réaffirme nos principes fondamentaux, il n'y a pas de privilège possible, et on abolit ce privilège. C'est précisément la question de l'impôt plancher.

– Les politiques français vous parlent-ils ?

– Beaucoup. Vu l'ampleur qu'a prise la discussion de l'impôt plancher l'année dernière, j'ai parlé à beaucoup de gens de tous bords : parlementaires et responsables des partis de gauche surtout, mais aussi des parlementaires du « socle commun » et de droite. Pas du Rassemblement national. Ils sentent qu'il y a une demande extrêmement forte dans l'opinion : 80 % des gens y sont favorables. Difficile de trouver une proposition économique et sociale qui ait un plus gros soutien.

Une géographie politique : Barcelone, Brasília, Sacramento

Sur le tableau Velleda à gauche, parmi les flèches, on devine une carte schématique, des pays reliés par des traits. Une géographie politique qu'il n'a pas voulu effacer.

– Vous étiez récemment à Barcelone, vous avez rencontré Lula. Travaillez-vous à bâtir une nouvelle Internationale ?

– Nous sommes au début d'un mouvement international pour une meilleure taxation des très grandes fortunes. Il y a une prise de conscience collective des tendances que j'évoquais, de leurs conséquences graves pour la démocratie, et de notre échec à venir réguler tout cela par la fiscalité – qui est un outil important, pas le seul, mais celui par lequel on

essaie normalement de contrôler démocratiquement l'accumulation des très grandes fortunes et du pouvoir qui va avec.

Il enchaîne, presque méthodique :

– On pense tous avoir, *a priori*, un système fiscal progressif, en particulier un impôt sur le revenu progressif qui doit faire contribuer davantage les très riches que le reste de la population. Or ce dont nous nous sommes rendu compte grâce au travail de recherche que j'ai lancé il y a cinq ou six ans, un travail international qui mobilise des équipes dans une douzaine de pays, des dizaines de chercheurs, c'est que nos systèmes fiscaux contemporains ne parviennent pas à taxer les ultra-riches : une anomalie qui fait qu'ils échappent quasiment intégralement à l'impôt sur le revenu.

– Et la dynamique aujourd'hui ?

– En France, le débat est monté très fort : vote par l'Assemblée nationale en février 2025 de l'impôt plancher sur les ultra-riches, rejet au Sénat en juin. Mais dans au moins trois autres pays, dans les semaines qui viennent, un texte calqué sur celui adopté par l'Assemblée nationale française va être soumis



au Parlement : aux Pays-Bas, en Belgique et en Espagne. Trois pays qui se saisissent du problème dans les mêmes termes. Le débat monte aussi très fort au Royaume-Uni : Zack Polanski, leader du Parti vert, fait campagne sur des propositions très similaires et est désormais à jeu égal avec les travaillistes dans les sondages. On verra ce que donnent les élections locales début mai.

Il marque une pause, regarde par la fenêtre vers la Cité universitaire.

– Aux États-Unis, en Californie, il y aura selon toute vraisemblance un référendum en novembre, pendant les *midterms*, pour créer un impôt sur les milliardaires de 5 % sur leur fortune. Un impôt unique, non annuel – un prélèvement de 5 %. Un impôt unique, cela rapporte beaucoup d'argent : environ 100 milliards de dollars pour l'État de Californie, dont le budget est de l'ordre de 200 à 250 milliards de recettes fiscales par an. Payable en cinq fois, soit 20 milliards par an : c'est un ordre de grandeur très significatif. Pour un État seul au sein des États-Unis : il y aurait un risque que les milliardaires partent s'installer en Floride ou au Texas. Avec un *one*

shot, ce n'est pas possible, parce que la façon dont le texte est écrit prévoit que les milliardaires résidant en Californie au 1er janvier 2026 seraient redevables de cet impôt unique de 5 %. Il est trop tard pour partir. La seule façon d'y échapper était de partir avant le 1er janvier. L'initiative ayant été annoncée fin novembre, ils n'avaient qu'un mois. Et pour quitter fiscalement la Californie, il ne suffit pas d'acheter une maison ailleurs ou de déménager une entreprise : il faut avoir rompu tous ses liens personnels, démontrer que le centre de vie a basculé – médecin, vétérinaire, lieu où l'on souhaite être enterré, tout un faisceau de critères.

Le « lieu où l'on souhaite être enterré » : on le note. C'est le genre de détail qu'il glisse sans appuyer. Lui-même ne sourit pas. Et Barcelone ? Le Brésil ? Sánchez, Lula, Sheinbaum ?

– En Espagne, au Brésil, en Afrique du Sud, au Mexique et dans d'autres pays, dont les chefs d'État étaient réunis à Barcelone il y a deux semaines, il y a la volonté de défendre la démocratie contre les dérives et les attaques de l'oligarchie internationale. Au niveau des principes, cette volonté

commune existe. À Barcelone, je me suis exprimé devant une douzaine de chefs d'État réunis dans une réunion de travail le matin, où ils m'avaient invité à faire un point sur l'état de l'impôt plancher. Cela s'est traduit par la signature d'un mémorandum entre les ministres des Finances brésilien et espagnol, formalisant leur engagement à prendre la tête d'une coalition internationale pour créer cet impôt plancher sur les milliardaires – dans la continuité du mouvement amorcé au G20 de 2024 sous présidence brésilienne.

Gabriel Zucman ne croit pas aux personnes, mais nous ne résistons pas à lui demander s'il y a une figure qui se détache dans cet aréopage progressiste de leaders intercontinentaux.

– Ils ont tous des réussites, des limites, des problèmes. On peut, comme à tous les responsables politiques, leur faire des reproches. Mais Lula, Sánchez, Sheinbaum – ces trois-là en particulier – ont des succès notables : la façon dont Sánchez a réagi à la violation du droit international par Israël et les États-Unis ; la façon dont Lula a mis à l'agenda du G20 la question de la taxation des grandes fortunes, jamais discutée auparavant

dans les vingt-cinq ans d'existence du G20 ni dans les cinquante ans du G7 ; la façon dont Sheinbaum essaie de répondre avec fermeté au chantage et aux attaques répétées de l'administration Trump. Ces trois réussites sont à leur actif.

Des passions

Gabriel Zucman a-t-il des passions ? Et si oui, lesquelles ?

Commençons par écarter ce qui est évident. Il l'avait dit, il le répète : « Les milliardaires, ce n'est pas ma passion. Vraiment pas. »

D'accord, mais Zucman a-t-il d'autres passions ? Là, il s'arrête et se redresse sur sa chaise.

– Ah, vous voulez donc tout savoir. Mais il n'y a rien d'autre à savoir.

– Vraiment ?

– L'éducation des enfants, ma famille, c'est ma passion. Le féminisme aussi. Ce sont mes passions. Après, j'ai mes hobbies à moi, mais quelle importance ?

Je décide d'y retourner avec de grosses Weston : vos hobbies, par exemple, c'est collectionner des Rolex ou aller à des ventes aux

enchères de Sotheby's ?

– Désolé de vous décevoir mais non, je ne fais rien de tout ça.

Il finira par nous dire qu'il aime la musique, la musique classique, et qu'il en joue. Gabriel Zucman, comme Bernard Arnault, est pianiste. Il est moins fort qu'Hélène Mercier-Arnault, bien sûr, mais tout de même assez fort pour avouer *quelque chose*.

C'est à la toute fin de notre conversation que ça se passe, il pense sans doute que c'est fini, il se relâche un peu, mais pas trop. On lui demande quel morceau il conseillerait d'écouter en lisant ce papier. Peut-être ce morceau est-il en train avec sa délicatesse mozartienne de bercer votre lecture en ce moment même : la première sonate pour piano de Beethoven.

Plus précisément, voici sa réponse : « Parfois je rêve d'œuvres de musique, et il se trouve que cette nuit, je ne sais pas pourquoi, j'ai rêvé de la première sonate de Beethoven. Et donc, aujourd'hui, j'avais en tête toute la journée la première sonate pour piano de Beethoven. C'est ce qui me trotte dans l'esprit. »

Il a un peu parlé de lui, il nous a montré un bout de son intimité. Il le sent, il est mal à l'aise. Il

se rattrape aussitôt, fidèle à lui-même : « Ce qui m'intéresse, c'est ce qui est en train de se passer à Barcelone, à New York, à Paris, en Californie. C'est infiniment plus intéressant que la chanson qui me trotte dans la tête. »

De 9h à 18h30 : l'homme-atelier

On essaie subtilement d'en savoir plus sur les coulisses. Sommes-nous vraiment dans le bureau où tout se passe, où Zucman travaille tous les jours ? La question le surprend. « Oui, bien sûr, c'est ici que je travaille ».

– Vous préférez travailler seul, dans le silence de cette petite pièce ou en groupe avec vos équipes ?

– Les deux me vont. Je sais faire les deux choses et j'aime les deux options. Ça fait vraiment partie de mon travail d'encadrer des étudiants, des jeunes chercheurs très prometteurs qui ont plein d'idées, qui ont plein d'énergie, qui inventent la discipline économique de demain. Une grosse partie de mon travail est collective. D'une

façon générale, tout le travail de l'Observatoire, d'abord pour établir sur les dernières années dans un grand nombre de pays la réalité des contributions fiscales des uns et des autres, c'est un travail qui a mobilisé des dizaines de chercheurs dans plein de pays. Très collectif, pas du tout solitaire. À l'Observatoire européen de la fiscalité, nous sommes 35.

35, c'est pas mal. Il en est fier,



mais il ne le montre pas. Il semble avoir la modestie des bosseurs. À la question sur son rythme de travail, il répond que non, il travaille normalement, ni plus ni moins que les autres. Il respecte ses horaires de bureau : « 9h-18h30 ». Il affirme qu'il arrive à décrocher totalement en expliquant qu'il est impossible autrement d'élever des enfants. « On ne peut pas élever trois enfants en étant

complètement absent et absorbé uniquement par son travail. »

Parlons donc des enfants. S'il parvient à leur consacrer du temps, quelles activités leur propose-t-il ? Là, une rapide poussée sur les jambes, le voilà reparti loin de la table à bord de sa chaise à roulettes. On a compris, il ne veut pas trop s'étendre. On ne dit rien. Alors il évacue : « J'en profite surtout le week-end et pendant les vacances. Je les emmène au musée, au parc, partout. Je leur fais visiter des monuments. Et la nature aussi. »

Pas de Mustang pour le professeur

Quand on lui demande comment se présentent les conditions de travail à Paris, il commence par défendre son institution.

– La France et l'Union européenne ont beaucoup d'atouts pour construire une recherche au meilleur niveau international. Nous avons déjà une recherche de grande qualité, surtout comparée aux moyens trop faibles dont elle dispose. Et l'idée de revenir était aussi de contribuer,

modestement, au rééquilibrage de la discipline économique, historiquement très concentrée aux États-Unis et dans très peu d'endroits. Ce n'est pas sain d'avoir la production de savoir concentrée dans deux, trois, quatre universités. Au contraire, c'est quand des idées, des perspectives, des horizons différents se confrontent qu'on réfléchit mieux collectivement, qu'on aboutit à du nouveau. La France et l'Europe ont un rôle très important à jouer.

Et puis, presque sans transition :

– Mais il y a un grave problème en France : le sous-investissement scandaleux dans l'université et la recherche. Depuis 2012, la dépense publique d'enseignement supérieur et de recherche par étudiant a baissé de 25 %. Ce sont les mêmes gouvernements et les mêmes conseillers qui, depuis quinze ans, tiennent le discours de l'investissement dans l'économie de l'innovation et de la connaissance, et qui président à un effondrement de 25 % de la dépense par étudiant. C'est profondément choquant, c'est une hypocrisie qu'il faut dénoncer. Si l'on pense vraiment, comme moi, que la clé de notre prospérité future est

l'investissement dans la connaissance et dans l'enseignement supérieur, il faut que cela vienne avec un effort budgétaire correspondant. Sinon, qu'on assume l'inverse. Mais tenir d'un côté le discours qu'il faut investir dans le capital humain et de l'autre sabrer les budgets, c'est insupportable.

C'est l'un des rares moments où on l'entend monter d'un cran – pas vers la colère, plutôt vers l'agacement maîtrisé. C'est aussi pour ses enfants qu'il a décidé de quitter les États-Unis pour venir s'installer à Paris.

– J'avais plus envie que mes enfants grandissent en France. Je pense qu'ils s'épanouissent et s'épanouiront beaucoup plus en France qu'aux États-Unis. J'aime beaucoup Berkeley, la Californie, j'y ai beaucoup d'attaches. Mais c'est quand même plus intéressant de grandir dans une ville comme Paris où il se passe tellement de choses, où il y a tellement de gens à rencontrer, d'œuvres d'art à voir. Une ville universitaire comme Berkeley est entièrement tournée vers la recherche, vers l'enseignement, la transmission. C'est admirable, mais pour des enfants qui grandissent, ce n'est pas un environnement aussi incroyable que

peut l'être une ville comme Paris.

Même quand il semble être en train de faire une déclaration d'amour – à Paris – Zucman conserve sa *poker face*.

Malgré cette installation en France, Zucman ne se considère pas comme une tête de gondole du *brain drain* inversé, notamment parce qu'il n'a pas totalement coupé les liens avec la côte Ouest.

– J'ai un petit poste de chercheur, de *Summer Research Professor*. En gros, j'y passe mes étés. Avec ma famille. À la fois pour travailler dans un cadre différent et plus coupé du monde, et pour passer du temps en famille.

On tente d'en savoir plus sur les effets sur son mode de vie et de travail qu'implique ce changement estival. En vain. Un casque de vélo est accroché au mur – un casque d'une grande banalité, pas un casque de « Contre la montre », nous nous y connaissons avec Florent en casque de vélo. Je dérape à nouveau : « en Californie, vous roulez en Mustang ? ». Léger sourire. Et c'est déjà trop :

– Eh non, c'est plutôt tout à pied à Berkeley pour moi.

Il reprend très sérieusement en expliquant que ce qui l'intéresse, c'est de « créer des réseaux

et des programmes de recherche internationaux » qui ne soient pas franco-français ou américano-centrés « parce que souvent aux États-Unis, les gens ne s'intéressent qu'à ce qui se passe aux États-Unis... » Zucman, lui, veut faire tout l'inverse. « Pour faire des sciences sociales, il n'y a pas trente-six façons de faire avancer la connaissance : il faut examiner soit l'expérience historique, soit l'expérience internationale. Avoir un pied à Berkeley me permet de faire avancer cet agenda et cette vision de la recherche. » Étudier les relations et coopérations internationales tout en les incarnant aussi d'une certaine façon, tout paraît chez lui réfléchi et calculé. Tout un programme...

De Cioran à Zucman

Quelques minutes avant la fin, on tente une dernière incursion. La famille, avant les enfants. La Roumanie, l'est de la France.

– Votre famille est française depuis longtemps ?

– Mes arrière-grands-parents du côté de mon père ont immigré en France depuis la Roumanie

juste après la Première Guerre mondiale. Du côté de ma mère, on est plutôt de l'est de la France.

– C'est important, ces racines ?

– C'est toujours important de savoir d'où l'on vient, dans quelle histoire on s'inscrit. Mais ce qui m'intéresse plus que la généalogie familiale, c'est l'histoire avec un grand H. Je suis passionné d'histoire ; la généalogie m'intéresse dans la mesure où elle s'inscrit dans une histoire plus grande.

Est-ce qu'il croit en Dieu ?

Pense-t-il comme Yasmina Reza que « Le ciel est peuplé... »

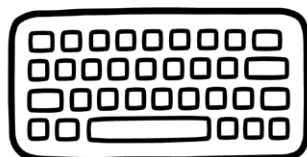
– Je n'ai pas de pratique ni de sentiment religieux. Un sentiment culturel, oui, bien sûr – on reçoit cela de ses parents et de sa famille, des attachements. Mais pas de pratique religieuse, pas vraiment de sentiment d'appartenance.

Oui, mais quand même... Nous ne pouvons pas ne pas le relancer.

– Vous êtes une figure importante pour la gauche, et la question juive est aujourd'hui une question difficile à gauche. Comment conciliez-vous cela ?

– Cela ne se présente pas vraiment ainsi pour moi. Mes travaux ne portent pas sur la religion, ce n'est pas mon sujet. Tout à l'heure, à propos de Sánchez, j'ai souligné

qu'il avait tenu une parole forte et nécessaire sur le respect du droit international. Sur Israël précisé-ment : on ne peut pas condamner plus fortement la politique du gouvernement israélien actuel. C'est une évidence. Les universitaires israéliens font partie des adversaires les plus résolus et constants de la politique de Netanyahu. Je me sens proche des plus critiques et des plus sévères vis-à-vis du gouvernement israélien. Dans certaines facs, des universitaires israéliens, pourtant très critiques de Netanyahu, ont été boycottés. Ma position personnelle, c'est qu'il faut au contraire aider les personnes qui critiquent le gouvernement israélien : les universitaires sont l'un de ces foyers, trop rares mais qui existent encore, de critique et de dénonciation. Il faut que les voix critiques s'allient par-delà les frontières et s'aident mutuellement pour mettre un terme à cette situation.



Zucman président ?

Zucman prend machinalement le Bic quatre couleurs sur la table, joue avec, le repose. Il répètera le geste plusieurs fois au gré de son va-et-vient sur sa chaise. Plus il s'éloignait, plus on essayait de rapprocher tout de suite nos enregistreurs de l'extrême bout de la table. Car il pouvait se trouver soudainement loin de nous. Et pour comble, Zucman ne parle pas très fort.

Il porte un t-shirt manches longues blanc cassé, qu'il retrouse au maximum. On vous l'a dit, il fait très chaud, mais Zucman, comme le notait Emmanuel Carrère du président de la République, doit faire partie de ce genre de personnes qui ne transpirent pas, qui ne sentent même pas la chaleur. On sent qu'il fait ces gestes surtout par habitude. C'est ainsi qu'il parle, de même qu'il se passe la main dans les cheveux ou sur le visage, comme quelqu'un qui réfléchit – ou qui en a marre. On espère qu'il s'agit de la première option.

En tout cas, Zucman a ses automatismes, même langagiers. Au point de faire parfois penser à un homme politique. Tenez,

en voilà une bonne question. La politique pourrait-elle le tenter un jour ? Il réfléchit. Il prend son temps avant de répondre. Il le sait : cette réponse est importante, on ne l'oubliera pas.

– Moi, j'adore la recherche. Ma passion, c'est la recherche et l'enseignement. C'est-à-dire, j'adore comprendre ce qui se passe, analyser les problèmes, objectiver des situations et expliquer.

– Pourrait-il y avoir une parenthèse dans cette vie-là ?

– Je ne peux pas l'exclure, mais ce n'est pas quelque chose que je compte faire demain.

D'accord, c'est entendu : pas demain, mais peut-être plus tard. Voilà qui est dit. En attendant, en effet, les rendez-vous du professeur s'enchaînent. Un étudiant attend patiemment depuis de longues minutes derrière la porte.

Nous sommes en train de mettre Gabriel Zucman en retard.

Avant de partir, on jette un dernier coup d'œil à la pièce. Le Velleda, ses équations indéchiffrables. Le Mac qui ronronne. La petite plante coupée en deux. Le casque de vélo. Les 35 chercheurs dans une douzaine de pays qu'il porte avec lui. La sonate de

Beethoven qui lui trotte dans la tête depuis le matin. L'article 13 de la Déclaration de 1789. Les 42 % du PIB, les 20 milliards, les 2 %, les 80 % d'opinion favorable, les 25 % de baisse par étudiant. Toute une arithmétique politique tenue dans cette pièce RY-X en longueur du XIVE arrondissement, à quelques kilomètres et plusieurs mondes du Ritz. ◀

Le pain du Premier mai selon Paul Magnette

Le président du Parti socialiste belge vous invite à
préparer, dès vendredi, le pain que vous poserez sur la
table, dimanche.



AUTEUR Paul Magnette
MUSIC Juliette Gréco
Le temps des cerises

L

e pain au levain, c'est l'antithèse de l'époque. Il ne coûte rien, n'exige aucun produit venu du bout du monde, mais il demande du temps, de l'attention, de l'humilité, de la patience. C'est un beau projet pour un long week-end de premier mai – à condition qu'un ami vous prête du levain ; sinon, comptez une ou deux semaines de plus.

La liste des ingrédients est vite faite : de la farine, de l'eau, un peu de sel. Une farine de blés anciens, de préférence, cultivés sans labour ni intrants chimiques, lentement moulue sur pierre – il y a forcément un moulin artisanal près de chez vous, demandez à Google. De l'eau non chlorée. Du sel brut de Guérande, de Noirmoutier ou de Camargue. C'est tout.

Le vendredi premier mai, en fin de journée, nourrissez votre levain : ajoutez-lui son poids en eau et deux fois son poids en farine, mélangez vigoureusement avec une spatule de bois, et laissez reposer jusqu'au lendemain. Si vous ne trouvez pas d'ami pour vous prêter du levain, mélangez vigoureusement quatre cuillères à soupe de farine et autant d'eau, et laissez reposer à température

ambiante jusqu'au lendemain.

Jetez la moitié de ce mélange, et répétez l'opération, sept ou huit jours de plus. Le levain est mûr quand il double de volume en quelques heures et dégage un parfum de farine humide et de yaourt.

Le pain au levain ne demande pas beaucoup de travail, mais il lui faut du temps.

Le temps, c'est ce dont les ouvriers et les paysans manquaient le plus, il y a 140 ans, quand ils commencèrent à célébrer le travail chaque premier mai. Les Américains avaient lancé le mouvement. Une grève, entamée devant les usines MacCormick de Chicago, le 1er mai 1886, réprimée par la police, fit une dizaine de morts et cinquante blessés. Les ouvriers de cette usine fabriquaient les tracteurs qui permirent au Midwest de devenir l'un des plus grands producteurs de céréales du monde, et firent de Chicago la bourse mondiale du blé où, aujourd'hui encore, sont fixés les prix dont dépendent les paysans du monde entier.

À la même époque, en Belgique, les mineurs du Borinage entamèrent une grande grève pour protester contre la baisse



des salaires. Ils ne résistèrent pendant six semaines que parce que leurs camarades flamands leur envoyèrent dix mille pains, fabriqués dans la coopérative socialiste gantoise Vooruit, fondée quelques années plus tôt par les ouvriers du textile.

La France dut attendre le centenaire de la Révolution pour que le mouvement ouvrier décide de célébrer le travail chaque premier mai, en arborant à la boutonnière un triangle rouge, symbolisant les trois temps de la vie rêvée des ouvriers : huit heures de travail, huit heures de sommeil, huit heures d'étude et de loisirs.

Le samedi matin, unissez dans un grand plat votre farine, l'eau et le levain bien mûr. Les quantités dépendent de la taille de votre tablée du dimanche soir, les proportions sont immuables : une part de levain, deux parts d'eau,

trois parts de farine – et un peu de sel, une cuillère à soupe par kilo de farine. Mélangez à l'aide d'une spatule en bois, jusqu'à ce que se forme une masse informe. Et armez-vous à nouveau de patience. Dans *Les yeux ouverts*, un beau livre d'entretien avec Matthieu Galey, Marguerite Yourcenar, qui faisait son pain, le comparait à l'écriture : « D'abord, quelque chose d'informe, qui vous colle aux doigts : une bouillie. Et puis la bouillie devient de plus en plus ferme. Ensuite, il y a un moment où cela devient élastique. Enfin, arrive l'instant où l'on sent que le levain s'est mis à travailler : la pâte est vivante ». Nul besoin de pétrir. Les protéines contenues dans la farine font très bien le travail toutes seules. En se liant entre elles, elles forment la maille du pain, retenant les gaz de fermentation en des alvéoles irréguliers, qui sont la signature du pain au levain. Vous pouvez aider la nature en rabattant la pâte sur elle-même toutes les heures, pendant six ou sept heures, le temps que le levain ait rendu la pâte vivante.

Le samedi après-midi, donnez à la pâte une forme de boule, posez-la dans un banneton fleuré de farine, couvrez d'une toile de lin

légèrement humectée et placez le pâton dans le bas du frigo jusqu'au lendemain matin. Le froid ralentit la fermentation, il rend la pâte plus ferme et améliore les qualités organoleptiques du pain. En favorisant le développement des acides acétiques, il accentue le goût unique du pain au levain.

Il permet surtout aux boulangers de travailler le jour. Découvrant le métier, à la lecture d'un rapport publié par une Commission d'enquête établie en 1863 à la Chambre des communes, Marx qualifia les garçons boulangers de « mineurs blancs ». Dans une note infrapaginale du chapitre X, livre I, section III du *Capital* consacré à la journée de travail, il cite ce rapport édifiant : « Le travail d'un ouvrier boulanger de Londres commence régulièrement vers 11 heures du soir. Il fait d'abord le levain,





opération pénible, qui dure d'une demi-heure à trois quarts d'heure, suivant la masse et la finesse de la pâte. Il se couche ensuite sur la planche qui couvre le pétrin et dort environ deux heures avec un sac de farine sous la tête et un autre sac vide sur le corps. Ensuite, commence un travail rapide et ininterrompu de quatre heures pendant lesquelles il s'agit de pétrir, peser la pâte, lui donner une forme, la mettre au four, l'en retirer, etc. (...) Les diverses opérations qui constituent la fabrication du pain une fois terminées, on procède à sa distribution, et une grande partie des ouvriers, après leur dur travail de nuit, portent le pain de jour dans des corbeilles, de maison en maison ».

Les mineurs blancs ne dormaient pas plus de cinq ou six heures par jour, et leur espérance de vie était de quarante-deux

ans. « Il n'y a pas d'industrie en Angleterre qui ait conservé un mode de production aussi suranné que la boulangerie », concluait Marx. L'enquête parlementaire permit une première avancée : il fut interdit aux maîtres boulangers d'employer des ouvriers de moins de dix-huit ans entre neuf heures du soir et cinq heures du matin.

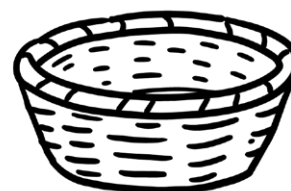
Puis, on inventa le pétrin à moteur, la diviseuse et la bouleuse mécaniques, les chambres de pousse, les fours au fioul et les tapis d'enfournement, si bien que l'on peut visiter, aujourd'hui, des boulangeries industrielles, où les seuls visages humains que l'on croise sont ceux des ouvriers des équipes de maintenance et de nettoyage.

Le dimanche matin, allumez le four à 240 degrés. Placez, si vous pouvez, une pierre de cuisson à mi-hauteur. Lorsque le four est chaud, sortez le pâton du frigo, retournez-le sur une pelle de bois (ou un papier de cuisson), grignez le pain à l'aide d'un couteau tranchant, et déposez-le sur la pierre. Placez quelques glaçons sur la sole du four, et laissez cuire une demi-heure, avant d'ouvrir le four pour évacuer l'humidité, et de

baisser la température à 210 degrés pour une autre demi-heure.

Cette cuisson « à chaleur tombante » imite le cycle thermique du four de pierre, chauffé au bois, où le pain cuit par convection. Si vous possédez un tajine, vous pouvez aussi le préchauffer un quart d'heure, y déposer le pain, et le cuire une demi-heure avec son couvercle, puis une autre demi-heure dans le plat ouvert. Sortez le pain du four, posez-le sur une grille, et écoutez le chant du pain, ce mélange de craquements et de sifflements que produit le pain chaud quand il se repose de l'épreuve de la cuisson.

Laissez le pain « ressuer » quelques heures. Ce nouveau temps d'attente est indispensable pour que le pain se raffermisse, et que se mêlent les arômes doux de la mie et les parfums brûlés de la croûte. Le docteur Malouin,



Difficulté

C'est plus simple qu'il n'y paraît.

Temps de préparation

Commencez le 1er mai et vous aurez votre pain prêt pour dimanche.

Un conseil des Dimanches

Si Proust se rêvait boulanger, c'est que le levain retrouve le temps.

Idéal pour

Se servir avec à propos du verbe « ressuer ».

auteur d'un traité publié en 1767, *L'Art de la boulangerie ou description de toutes les méthodes de pétrir, pour fabriquer les différentes sortes de pastes et de pains. Avec l'explication de leur nature ; & la police, pour la qualité, pour le poids, & pour le prix de cet aliment, le plus commun ou le plus vil, quoique le plus précieux de tous les mets*, considérait ce temps d'attente comme l'un des aspects essentiels de l'art boulanger : « Pendant que le pain refroidit, il se perfectionne encore, il devient en quelque sorte plus apprêté ».



Et comme les boulangers sont souvent un peu philosophes, il ajoutait : « La science du temps est à étudier dans tout ce qu'on fait, pour n'en pas mettre trop, et y mettre assez ».

Le dimanche soir, rassemblez les gens que vous aimez, coupez

le pain en tranches épaisses, et mangez-le avec ce que vous voulez. Que vous croyiez en Dieu ou pas, ayez une pensée pour le paysan qui s'est levé à l'aube pour faucher son champ, pour le meunier qui a patiemment moulu le grain, pour le saunier qui a récolté le sel sous le soleil des marais, pour l'ouvrier qui a fabriqué votre four, pour le potier marocain qui a façonné votre tajine, pour les employés des services publics qui font de l'eau un bien public, pour les syndicats qui ont empêché les marchands du temple de faire du Premier mai un jour de consommation de plus... Et soyez fier de votre travail.

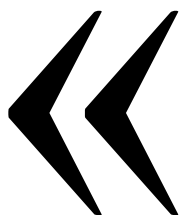
Un jour, comme Marcel Proust, vous pourriez vous dire à vos amis : « Si le papier venait absolument à faire défaut, je me ferais, je crois, boulanger. Il est honorable de donner aux hommes leur pain quotidien ». ◀

« L'IA ne peut rompre le pain » Paolo Benanti relit la Bible pour le 1er mai

En lisant la Genèse, le franciscain conseiller IA des papes a découvert « une chose que l'intelligence artificielle ne fera jamais ».



AUTEUR Guillaume Erner
MUSIC Jean Ferrat — *La Montagne*



C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain » (Gn 3,19).

Tout le monde connaît la malédiction qui accompagne ce moment fondateur : Adam, Ève. Le serpent. La pomme (qui n'était pas une pomme). La ruse. Le désir. La pomme croquée.

Et toute une histoire qui commence.

L'histoire de la mode si vous me permettez de revenir à une certaine obsession : « L'Éternel Dieu, lit-on dans la version de Segond, fit à Adam et à sa femme des habits de peau, et il les en revêtit. »

De la peur, du savoir, du désir : « Les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent, ils connurent qu'ils étaient nus, et ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures. »

Et bien sûr du travail aussi : « C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre, d'où tu as été pris ; car tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière. »

Mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, cette histoire, dans un temps où des gens qui s'appellent Sam Altman (Sam, « dernier homme ») ou Dario Amodei

(Dario, « j'aime les dieux ») nous promettent de tourner pour une bonne fois pour toute la page, grâce aux mirifiques promesses d'un nouveau dieu en silicium : l'intelligence artificielle générale ?

Pour cette deuxième livraison de notre petit catéchisme, nous avons sollicité l'une des personnes les mieux placées pour y répondre.

Paolo Benanti est un frère franciscain. Il porte la bure franciscaine, des baskets déjà moins franciscaines et une Apple Watch pas du tout franciscaine.

Paolo Benanti ne joue pas au conseiller du prince. C'est le conseiller des papes. En matière d'IA qui plus est.

Et c'est à lui, murmure-t-on dans les couloirs les plus sombres de la rédaction du , qu'on devra une partie de la grande encyclique à laquelle le nouveau pape a apporté les derniers coups de pinceau.

Bref, frère Benanti, expliquez-nous : en nous condamnant à travailler, Dieu nous a-t-il maudits ?

« Pas vraiment. Dans ce passage de la Genèse, la malédiction devient vocation : le travail humain n'est pas une punition

résiduelle qu'il faudrait éliminer, mais la forme même par laquelle l'homme habite le temps, imprime son nom sur la matière et répond à l'appel d'être au monde.

On ne mange pas le pain sans avoir été sueur.

Et pourtant, en ce 1er mai qui marque l'aube de l'ère de l'intelligence artificielle, une promesse séduisante circule : celle que les machines nous libéreront enfin de la fatigue. L'IA écrira, calculera, décidera – et nous, soulagés de ce fardeau, pourrons enfin vivre. Dommage que personne n'ait encore expliqué de quoi, exactement.

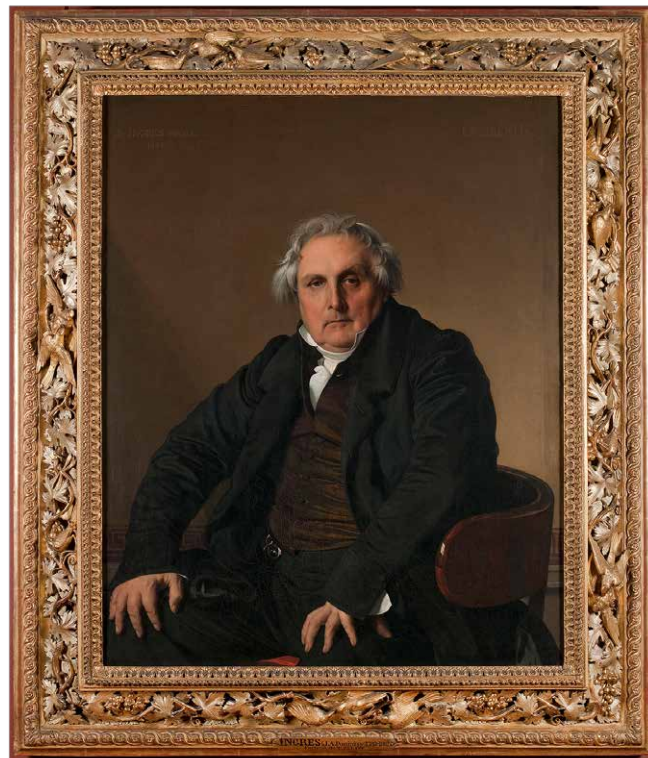
Car il y a une chose que l'intelligence artificielle ne fera jamais : nourrir. Pas dans le sens qui compte. Elle peut générer des recettes infinies, optimiser les filières alimentaires, prévoir les récoltes avec une précision millimétrique – mais elle ne peut pas rompre le pain avec quelqu'un, elle ne peut pas s'asseoir à table, elle ne connaît ni la faim ni la satiété. Elle produit des tokens, pas de la nourriture. Elle élabore des modèles, pas du sens. Elle est extraordinairement douée pour simuler la forme de la pensée sans en porter le poids.

Le travail humain – le vrai, celui qui fatigue – a toujours eu cette dignité obscure : il transforme le monde parce que celui qui travaille est transformé par le monde. Il y a un échange réel, une résistance de la matière, un prix payé avec le corps et le temps. L'IA ne paie aucun prix. C'est précisément pour cela qu'elle ne peut rien gagner.

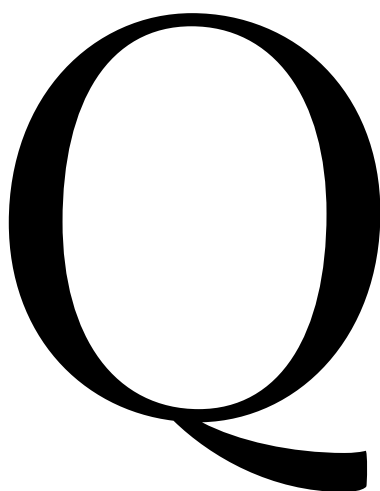
Joyeux 1er mai, donc. Avec toute la sueur qu'il mérite. » ◀

Qui êtes-vous Monsieur Bertin ?

Florence Viguiet-Dutheil, la directrice du musée Ingres Bourdelle, nous invite à découvrir, comme si c'était la première fois, un portrait aussi vaste qu'un monde.



AUTEUR Jean-Auguste-Dominique Ingres
MUSIC Louise Bertin — *La Esmeralda*,
Acte I, «Chœur et marche du pape des
fous»



Qui est ce monsieur Bertin ?

François-Louis Bertin est un homme des médias, comme on dirait aujourd'hui, influent, qui dirige un des plus puissants organes de presse, le *Journal de France*, un titre proche de la Restauration.

Bertin a une véritable conscience politique. Il a d'abord adhéré aux idées révolutionnaires, mais, comme beaucoup, il a été atterré par les massacres de 1792, et surtout par la Terreur et Robespierre. Il se range alors du côté d'idées plus libérales. C'est dans ce contexte qu'il fonde le *Journal de France* pour porter haut ces valeurs.

Ingres en est évidemment pleinement conscient, tout comme de la portée symbolique que représente Bertin. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il hésite longuement quant à la pose à adopter. Vous l'aurez remarqué : celle de monsieur Bertin n'a rien de classique ; c'est précisément ce qui fait la renommée de ce portrait, devenu l'emblème de l'ascension de la bourgeoisie au cours de la première moitié du XIXe siècle.

Le tableau

Ingres est né en 1780. Il a 52 ans lorsqu'il peint le *Portrait of Monsieur Bertin*, mais il ne jouit d'une véritable notoriété que depuis moins de dix ans. Celle-ci s'affirme en effet grâce au *Portrait of Monsieur Bertin*, exposé au Salon de 1824 – aujourd'hui conservé à la cathédrale de Montauban – qui lui vaut enfin une reconnaissance, notamment de la part de ses pairs. Il est alors salué, pour la première fois, de manière quasi unanime – une situation inédite pour lui. Jusqu'alors, ses envois avaient souvent suscité quolibets et moqueries. Il compte d'ailleurs moins d'amis parmi les peintres que parmi les musiciens, tant sa peinture peine à être comprise.

En 1832, cela fait huit ans qu'il est aimé et salué à chacune de ses apparitions. C'est dans ce contexte qu'intervient cette commande. Reconnu comme un grand portraitiste, c'est précisément pour cette raison que Bertin fait appel à lui.

Une des caractéristiques de cette époque est que la bourgeoisie, même si on est déjà en 1832, reprend les codes traditionnels de l'aristocratie. Pour accéder à un certain rayonnement et

confirmer sa position sociale, elle a besoin d'être portraiturée par les grands peintres de son temps.

Depuis le début du XIXe siècle, Ingres peint l'ascension de cette bourgeoisie, d'abord la bourgeoisie italienne que Napoléon installe à Rome pour restructurer son empire. Ensuite, en 1832, à Paris, où Ingres est donc revenu.

Plongeons-nous dans ce portrait.

Le (non) décor

Bertin laisse Ingres totalement libre de la réalisation du portrait : il ne lui demande ni une attitude, ni un décor. Mais cette liberté va justement donner au peintre du fil à retordre.

On trouve d'abord un fond neutre, absolument vide. Parfois, derrière les portraits d'Ingres, on devine des brocards, mais ici il n'y a rien. Souvent, on attend et on voit dans les portraits d'Ingres des références à l'Italie. Ici, c'est plutôt l'art des Flamands et des Hollandais en particulier que l'on retrouve.

Avec ce portrait, Ingres abonde dans le sens de ses

détracteurs qui lui reprochent de ne pas savoir ou de ne pas oser utiliser la couleur. Quitte à les hérissier, il propose une mise en scène à la fois dépouillée et avec seulement trois couleurs : une espèce de brun, du noir et des tons chair.

C'est ainsi qu'il parvient à réaliser un portrait qui dit une très grande vérité.

La pose

Les difficultés d'Ingres porteront surtout sur l'attitude de son modèle. Comment représenter ce bourgeois influent ?

L'un des éléments les plus particuliers du tableau, et sans doute le plus remarquable, est la pose de monsieur Bertin, qui ne se présente pas immédiatement à Ingres. Il lui faudra en effet beaucoup de temps pour parvenir à ce résultat.

Un dessin du musée de Montauban témoigne notamment de ses recherches : le modèle est représenté dans une position plus classique ; on y voit un Bertin élégamment accoudé sur une cheminée ou le dos d'un

fauteuil, comme il avait l'habitude d'installer ses modèles, avec son chapeau de forme. En un mot, il se trouve dans une pose qui est beaucoup plus élégante. Pour parler avec une image qu'on comprend bien aujourd'hui, on dirait qu'il est dans la représentation du .

Le dessin du musée Ingres est assez abouti. Il lui a même collé une tête qu'il a reprise ailleurs, mais il n'est pas satisfait. Certains commentateurs évoquent le fait qu'il aurait réalisé plusieurs versions. Ingres est dans une recherche inquiète, jusqu'à avoir l'illumination un soir, alors qu'il était invité à dîner chez les Bertin. Il voit cet homme au naturel en train de discuter politique avec ses enfants. Il le voit s'animer, parler avec véhémence et presque chercher à se lever, d'où cette pose incroyable.

La postérité

Il est amusant de noter qu'Ingres est si impressionné par cette force d'attitude qu'il adopte lui-même des poses similaires lorsqu'il se présente à Disdéri, le

photographe de cartes de visite, pour des séances de pose, une trentaine d'années plus tard.

Mais plus sérieusement, avec monsieur Bertin, Ingres marque le début d'une histoire du portrait assis qui passe, par exemple, par Léon Bonnat avec son Portrait d'Ernest Renan, et qui se poursuit avec Picasso et son Portrait de Gertrude Stein, qui reprend les mêmes tons. On sait en effet aujourd'hui que Picasso a beaucoup regardé Ingres et qu'il est même venu au musée Ingres, à une époque où il n'était pas facile de s'y rendre.

Cinq éléments

Le col blanc

Le rapport au langage hollandais confère au tableau une ambiance colorée, faite d'un camaïeu de bruns éclairés par ce blanc du col.

Ce col, au centre, est un détail très important. Il concentre une lumière extraordinaire, tout en donnant l'impression d'en être la source ; il offre une présence au portrait et donc, au personnage.

Dans la peinture hollandaise,

on trouve toujours une fraise blanche enserrée dans une veste ou un habit noirs. Nous sommes pleinement dans la référence à la peinture hollandaise, mais dans une référence interprétée. À cette époque, on construisait autour du cou des hommes de nouvelles tailles grâce à des techniques de repassage et à l'inclusion de matériaux plus durs, ce qui permettait au col de monter et de mettre ainsi la tête en valeur. Le col est alors soutenu par

des chemises qui, au lieu de se rabattre comme elles le font aujourd'hui, tiennent droites autour de la tête. Cela diffère même des jabots du XVIIIe, encore utilisés au début du XIXe siècle, et des cols courts napoléoniens.

Ce col témoigne aussi de la qualité de votre tailleur, de votre blanchisseuse et de tous les petits artisans qui travaillent pour vous afin d'obtenir cette hauteur de cou et de conserver cette blancheur éclatante.



Un reflet

Il faut maintenant regarder attentivement le fauteuil sur lequel est assis Bertin.

Sur l'accoudoir gauche, vous verrez un petit reflet de fenêtre, tout petit, mais assez reconnaissable quand on s'y attarde, qui vient jouer et éclairer le tableau. Il évoque également l'extérieur du tableau, comme le faisaient les peintres hollandais qui aimaient beaucoup jouer avec ces reflets du mobilier, preuve de sa brillance, de sa qualité et de sa nouveauté.



Les mains

Il n'existe pas beaucoup de dessins préparatoires pour cette œuvre. Certains sont conservés au musée Ingres, d'autres au Fogg Art Museum, aux États-Unis. Ces dessins détaillent surtout les mains, absolument remarquablement représentées. C'est en observant les mains qu'on comprend la

puissance que Ingres veut conférer à Bertin.

La main gauche

Regardons encore plus attentivement. La main gauche de Bertin a un pouce cassé, qui n'est pas du tout à sa place.

C'est très courant chez Ingres, qui place les seins des femmes sous leurs bras, ajoute des vertèbres pour allonger une échine et casse le cou de ses figures féminines pour qu'elles aient la tête plus renversée. Il ne réserve donc pas ce sort aux femmes uniquement, comme on peut le voir ici avec Bertin, dont il a cassé les doigts de la main.



La main droite

Examinons maintenant la taille des mains. La main droite, qui sort de la manche, est beaucoup trop grande par rapport à ce qu'elle devrait être en réalité. C'est elle qui attire immédiatement le regard et confère toute la majesté à la pose.



Malgré les critiques faites à ce portrait, il était censé représenter un bourgeois influent voulant donner une image positive de lui-même. Certains y ont vu des serres d'aigle. L'aigle est certes un animal majestueux, mais cette représentation évoque également la violence.

Certains ont même reproché à Ingres de ne pas avoir caché l'embonpoint de Bertin. D'une certaine façon, il l'a même accentué.

Les plis du gilet

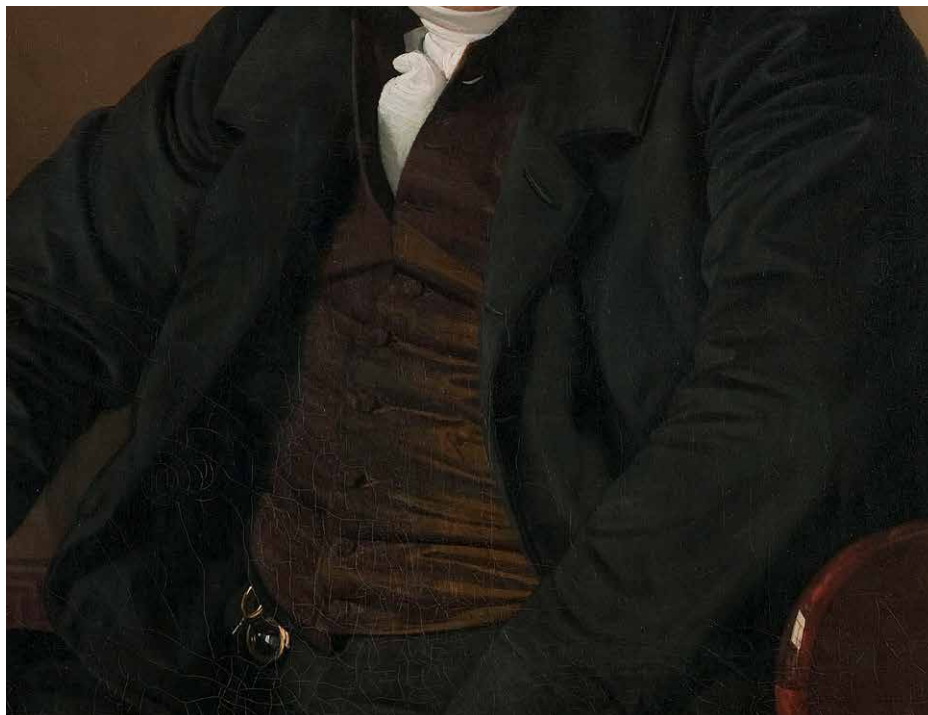
Nous l'avons dit, les portraits servent à donner une légitimité à tous les bourgeois qui reprennent les rênes du pouvoir et qui montent au sommet de la société.

L'habit va se raffiner et se sophistiquer au fil du siècle. On dirait qu'Ingres a multiplié les plis du gilet à l'excès. Bertin se présentait peut-être un peu de la sorte, avec un ventre important, mais Ingres n'en a rien ignoré.

Ingres se moque de l'anatomie. Il ne voulait utiliser aucun squelette pour représenter la structure juste du corps.

Alors qu'il s'agit d'un homme qui a tout de même fait un effort avec un gilet de satin de qualité, fait sur mesure, on ne voit qu'un chiffon un peu froissé sur son ventre, qui semble donc plus gros.

En étudiant les vêtements qu'Ingres faisait porter à ses modèles, on se rend compte qu'il exagérait également les plis du pantalon. Un dessin préparatoire conservé au musée montre que



l'entrejambe est également marqué par des plis qui ne correspondent pas à la réalité d'un pantalon porté par un homme assis.

Tout cela rend Bertin nettement moins élégant ; moins homme de presse que gros fermier. Pourtant, c'est bien un patron de presse que nous avons ici, qui lit, comme le montrent, par exemple, les bésicles qu'il porte au niveau de la taille.

La coiffure

Vous l'avez sans doute remarqué, mais disons-le tout de

même, monsieur Bertin est un peu décoiffé et, vous l'aurez compris, ce n'est pas un hasard. Cette chevelure participe à ce qu'Ingres veut nous en dire (vous pouvez d'ailleurs aller voir la version complètement décoiffée du Portrait de monsieur Bertin proposée par l'artiste contemporain Gaël Davrinche qui s'était amusé à pousser ce trait à l'extrême).

Ingres ne souhaitait pas le représenter en tenue d'apparat, comme il l'a fait pour certains portraits masculins, par exemple



pour le comte de Pastoret ou pour monsieur Norvins, alors qu'il se trouvait à Rome, et qui montrent toute leur splendeur et leur élégance. Entre les plis et les cheveux en bataille, Bertin apparaît comme un homme d'action.

Il vient de se passer la main dans les cheveux. On le voit dans le mouvement que suggère sa pose, alors qu'il est assis. Ingres

cherche toujours à créer une tension dans sa peinture, entre le vrai et l'in vraisemblable. Or, quand on est assis, on ne bouge pas. Mais Bertin n'est pas immobile. Est-il en train de se lever ? Ou de s'asseoir ? Je dirais plutôt qu'il va se lever pour mieux faire passer son message politique et ses convictions à ses enfants, avec qui il est en train de discuter.

C'est le tour de force d'un tableau qui doit raconter ce qui s'est passé avant, ce qui se passe pendant et ce qui va se passer après. Ingres a merveilleusement condensé tous ces temps dans sa peinture. Il le savait, c'était un chef-d'œuvre. Certains n'hésitent pas aujourd'hui à dire qu'il s'agit du plus beau portrait qu'il ait réalisé.

Ingres ne cachait pas ses émotions. S'il était connu pour ses collègues, c'était aussi un homme qui pleurait.

Le l'a fait pleurer ; il a pleuré face à la difficulté rencontrée, puis face à celle surmontée.

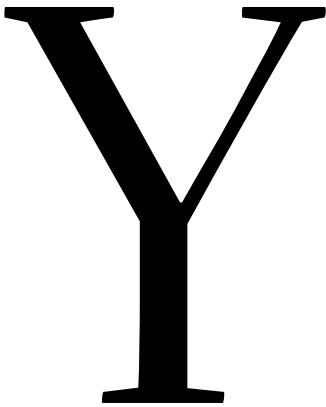
Cela en valait la peine. ◀

Le droit d'être paresseux

La ministre espagnole du Travail et de l'Économie sociale, retrace la ligne sinueuse qui mène du *Droit à la paresse*, l'étonnant classique socialiste de Paul Lafargue, à la *vida buena*.



AUTEUR Paul Lafargue
COMMENTAIRE Yolanda Díaz



Yolanda Díaz

Le Droit à la paresse de Paul Lafargue réunit à la fois une forme de sagesse classique et une anticipation visionnaire de l'avenir.

Un véritable traité sur ce que l'on appelle en espagnol la *vida buena* et qu'on pourrait traduire par la vie large s'inspirant des penseurs de la Grèce classique et de la République romaine, un hymne à la jouissance des plaisirs de la vie.

Mais sous la forme d'un pamphlet de combat, un plaidoyer dénonçant la morale du travail comme une vile supercherie visant à faire passer pour vertueux la misère et le sacrifice du XIXe siècle.

Paul Lafargue est né à Santiago de Cuba alors que celle-ci était encore un territoire espagnol. Il a passé quelque temps en Espagne et a eu une grande influence sur le groupe « marxiste » de l'Internationale par l'intermédiaire de Pablo Iglesias.

Ce texte de 1880, qui a été très diffusé et apprécié à son époque, nous présente un débat d'une actualité brûlante : vit-on pour travailler ou travaille-t-on pour vivre ?

Le choix de Lafargue est clair : ce qui a de la valeur en soi, c'est la vie. L'on ne saurait inverser le sens des choses et organiser notre vie en fonction d'un travail.

Il dénonce les conditions inhumaines des journées de travail de plus de 14 heures en rapportant les propos de Villermé : « Ce n'est pas là un travail, une tâche, c'est une torture, et on l'inflige à des enfants de six à huit ans... » alors même que certains esclaves travaillaient en moyenne 9 heures.

L'objectif de Lafargue est radical : *gagner du temps de vie*. Non pas pour reprendre des forces et augmenter la productivité. Il veut du temps pour vivre.

Et c'est là qu'on décèle l'héritage républicain : il comprend que le temps libre doit être un temps de liberté, où nous sommes souverains de notre temps.

Lafargue est très critique envers une prétendue hypocrisie des Droits de l'homme qui laisse de côté les classes populaires. Et ici, je dois dire que je ne suis pas d'accord avec l'auteur. Le patrimoine des droits humains est très précieux et l'idée de dignité humaine a été fondamentale pour l'émancipation des travailleurs. Le premier principe de

la Déclaration de Philadelphie affirme d'ailleurs que « le travail n'est pas une marchandise ».

Bien sûr, ce ne sont pas les proclamations qui comptent, mais la garantie des droits. Dans mon travail de ministre, nous avons posé comme principe fondamental celui de *travail décent*, qui défend comme des droits l'amélioration des conditions de travail : salaires, stabilité de l'emploi, sécurité et santé, temps de travail, etc.

Un travail décent implique un repos décent.

La proposition de Lafargue n'a rien d'excentrique : ce sont les idées provocatrices qui incitent à l'action.

La lutte du mouvement ouvrier a dès le début cherché à *gagner du temps pour vivre*.

Le 1er mai est conçu comme un hommage aux martyrs de Chicago qui ont perdu la vie en 1886 en revendiquant la journée de 8 heures. C'est cette même cause qui a mobilisé en Espagne la première manifestation du 1er mai 1890. Et en 1919, la grève de *La Canadiense* a permis à l'Espagne de devenir le deuxième pays européen à instaurer la journée de travail de 8 heures, 6 jours par semaine.

En réalité, Lafargue anticipait les grands débats de notre époque.

Le débat sur la valeur de la technologie, d'abord : comment les gains de productivité peuvent se traduire par des améliorations pour les travailleurs ou par de simples profits pour les actionnaires.

Les prix Nobel d'économie Acemoglu et Johnson montrent comment, historiquement, la technologie n'implique pas nécessairement la prospérité. Au contraire, ils rendent compte de révolutions technologiques, comme celle décrite dans le livre de Lafargue, qui ont entraîné des reculs : appauvrissement, baisse des salaires, enfants et familles vivant bien plus mal que leurs arrière-grands-parents cent ans auparavant.

Aujourd'hui, les temps de Dickens refont surface dans de nombreux emplois, certains en raison de la précarité qui dégrade les conditions de travail et allonge les journées, d'autres parce qu'à être connecté 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, le travail vous poursuit jusqu'à la maison – et la journée ne s'arrête jamais. Et cela rend malade, tant mentalement

que physiquement.

La technologie en soi n'est pas synonyme de progrès. Elle peut l'être si l'on se bat et si l'on se fixe comme objectif le développement humain et l'amélioration des conditions de vie des gens.

Voilà donc le grand thème de notre époque : travailler moins pour vivre mieux.

Lafargue est aussi précurseur dans le débat sur la démocratie économique.

La participation des travailleurs dans les entreprises est cruciale pour assurer une répartition équitable entre bénéfices et salaires, ainsi que dans la répartition du temps de travail.

Le temps de vie ne peut pas être un luxe. C'est pourquoi la grande question est la suivante : redistribuer le travail et redistribuer le temps libre afin que toute la société prenne en charge le travail et que tous puissent profiter de la vie de manière égale.

Il s'agit de faire en sorte que les loisirs ne soient pas un privilège des « classes oisives », ni les vices dénoncés par le mouvement ouvrier. Bertrand Russell, dans son *Éloge de l'oisiveté*, soulignait dans les années 1930 que les loisirs avaient une fonction civilisatrice.

Profitons-en.

Dans ces anticipations, il y a aussi un grand oubli – et des préjugés problématiques.

Lafargue parle du travail salarié mais pas du travail reproductif. Celui qui n'entre pas dans les comptes nationaux et qui soutient toute la production économique, celui que font majoritairement les femmes, souvent en effectuant une double journée de travail.

La démocratie implique l'égalité, la liberté pour toutes et, par conséquent, la redistribution de toutes les tâches afin de disposer de la même manière de temps libre. Il n'est pas acceptable que certains puissent se permettre d'être paresseux uniquement parce que les autres – les femmes – seraient aidantes. Toutes et tous nous devons pouvoir vivre notre propre vie.

Une petite confession, pour finir : j'aime travailler. J'ai grandi dans une maison où l'on valorisait beaucoup l'effort et le travail bien fait. J'apprécie ce que je fais et je m'investis pleinement dans mes projets professionnels et publics. Il est vrai que je suis galicienne et que Lafargue lui-même

considérait « les Galiciens » comme une exception, l'une de ces « races » – car oui, Lafargue est aussi englué dans les préjugés racistes et antisémites qui ont gangrené son époque – qui aiment travailler. Je pense que l'important est de faire ce que l'on veut.

Au fond, le droit à la paresse est le droit à la liberté de pouvoir faire ou ne pas faire ce que l'on veut. C'est le grand désir des jeunes générations, qui ne sont pas du tout paresseuses, mais qui veulent, à juste titre, vivre leur vie au-delà du travail. Qui veulent, en somme, la *vida buena* : la vie large.



AVANT-PROPOS

M. Thiers, dans le sein de la commission sur l'instruction primaire de 1849, disait : « Je veux rendre toute puissante l'influence du clergé, parce que je compte sur lui pour propager cette bonne philosophie qui apprend à l'homme qu'il est ici pour souffrir et non cette autre philosophie qui dit au contraire à l'homme : jouis. » – M. Thiers formulait la morale de la classe bourgeoise, dont il incarne l'égoïsme féroce et l'intelligence étroite.

La bourgeoisie, alors qu'elle luttait contre la noblesse soutenue par le clergé, arbora le libre-examen et l'athéisme ; mais, triomphante, elle changea de ton et d'allure ; et, aujourd'hui, elle entend étayer de la religion sa suprématie économique et politique. Aux XVe et XVIe siècles, elle avait allègrement repris la tradition païenne et glorifiait la chair et ses passions, réprouvées par le christianisme ; de nos jours,

gorgée de biens et de jouissances, elle renie les enseignements de ses penseurs, les Rabelais, les Diderot, et prêche l'abstinence aux salariés. La morale capitaliste, piteuse parodie de la morale chrétienne, frappe d'anathème la chair du travailleur ; elle prend pour idéal de réduire le producteur au plus petit minimum de besoins, de supprimer ses joies et ses passions, de le condamner au rôle de machine délivrant du travail sans trêve, ni merci.

Les socialistes révolutionnaires ont à recommencer le combat qu'ont combattu les philosophes et les pamphlétaires de la bourgeoisie ; ils ont à monter à l'assaut de la morale et des théories sociales du Capitalisme ; ils ont à démolir, dans les têtes de la classe, appelée à l'action, les préjugés semés par la classe régnante ; ils ont à proclamer, à la face des cafards de toutes les morales, que la terre cessera d'être la vallée de larmes du travailleur ; que dans la société communiste de l'avenir que nous fonderons « pacifiquement si possible, sinon violemment », les passions des hommes auront la bride sur le cou, car « toutes sont bonnes de leur nature, nous n'avons rien à

éviter que leur mauvais usage et leurs excès »¹, et ils ne seront évités que par le contre-balancement mutuel des passions, que par le développement harmonique de l'organisme humain, car, dit le Dr. Beddoe « ce n'est que lorsqu'une race atteint son maximum de développement physique qu'elle atteint son plus haut point d'énergie et de vigueur morale. » – Telle était aussi l'opinion du grand naturaliste, Charles Darwin².

La réfutation du *droit au travail* que je réédite, avec quelques notes additionnelles, parut dans l'*Égalité* hebdomadaire de 1880, deuxième série.

P. L.

Prison de Sainte-Pélagie, 1883



Un dogme désastreux

« Pareassons en toutes choses, hormis en aimant et en buvant, hormis en pareassant. »
Lessing

Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite les misères individuelles et sociales qui, depuis deux siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion furibonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture. Au lieu de réagir contre cette aberration mentale, les prêtres, les économistes, les moralistes, ont sacro-sanctifié le travail. Hommes aveugles et bornés, ils ont voulu être plus sages que leur Dieu ; hommes faibles et méprisables, ils ont voulu réhabiliter ce que leur Dieu avait maudit. Moi, qui ne professe d'être chrétien,

économique et moral, j'en appelle de leur jugement à celui de leur Dieu ; des prédications de leur morale religieuse, économique, libre-penseuse, aux épouvantables conséquences du travail dans la société capitaliste.

Dans la société capitaliste, le travail est la cause de toute dégénérescence intellectuelle, de toute déformation organique. Comparez le pur sang des écuries de Rothschild, servi par une valetaille de bimanés, à la lourde brute des fermes normandes qui laboure la terre, chariote le fumier, engrange la moisson. Regardez le noble sauvage que les missionnaires du commerce et les commerçants de la religion n'ont pas encore corrompu avec le christianisme, la syphilis et le dogme du travail, et regardez ensuite nos misérables servants de machines³.

Quand, dans votre Europe civilisée, on veut retrouver une trace de beauté native de l'homme, il faut l'aller chercher chez les nations où les préjugés économiques n'ont pas encore déraciné la haine du travail. L'Espagne, qui, hélas ! dégénère, peut encore se vanter de posséder moins de fabriques que nous de prisons

et de casernes ; mais l'artiste se réjouit en admirant le hardi Andalou, brun comme des castagnes, droit et flexible comme une tige d'acier ; et le cœur de l'homme tressaille en entendant le mendiant, superbement drapé dans sa *capa* trouée, traiter d'*amigo* des ducs d'Ossuna. Pour l'Espagnol, chez qui l'animal primitif n'est pas atrophié, le travail est le pire des esclavages. Les Grecs de la grande époque n'avaient, eux aussi, que mépris pour le travail ; aux esclaves seuls il était permis de travailler : l'homme libre ne connaissait que les exercices corporels et les jeux de l'intelligence. C'était aussi le temps où l'on marchait et respirait dans un peuple d'Aristote, de Phidias, d'Aristophane ; c'était le temps où une poignée de braves écrasait à Marathon les hordes de l'Asie qu'Alexandre allait bientôt conquérir. Les philosophes de l'antiquité enseignaient le mépris du travail, cette dégradation de l'homme libre ; les poètes chantaient la paresse, ce présent des Dieux :

*O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit*⁴

Christ, dans son discours sur la montagne, prêcha la paresse :

« Contemplez la croissance des lis des champs, ils ne travaillent ni ne filent, et cependant, je vous le dis, Salomon, dans toute sa gloire, n'a pas été plus brillamment vêtu. »⁵

Jéhovah, le dieu barbu et rébarbatif, donna à ses adorateurs le suprême exemple de la paresse idéale ; après six jours de travail, il se repose pour l'éternité.

Par contre, quelles sont les races pour qui le travail est une nécessité organique ? les Auvergnats ; les Écossais, ces Auvergnats des îles britanniques ; les Gallegos, ces Auvergnats de l'Espagne ; les Poméraniens, ces Auvergnats de l'Allemagne ; les Chinois, ces Auvergnats de l'Asie. Dans notre société, quelles sont les classes qui aiment le travail pour le travail ? Les paysans propriétaires, les petits bourgeois, qui les uns courbés sur leurs terres, les autres acoquinés dans leurs boutiques, se remuent comme la taupe dans sa galerie souterraine, et jamais ne se redressent pour regarder à loisir la nature.

Et cependant, le prolétariat, la grande classe qui embrasse tous les producteurs des nations civilisées, la classe qui, en s'émancipant, émancipera l'humanité du travail servile et fera de l'animal

humain un être libre ; le prolétariat, trahissant ses instincts, méconnaissant sa mission historique, s'est laissé pervertir par le dogme du travail. Rude et terrible a été son châtiment. Toutes les misères individuelles et sociales sont nées de sa passion pour le travail.



Bénédiction du travail

En 1770 parut, à Londres, un écrit anonyme intitulé : *An Essay on Trade and Commerce*. Il fit à l'époque un certain bruit. Son auteur, grand philanthrope, s'indignait de ce que « la plèbe manufacturière d'Angleterre s'était mis dans la tête l'idée fixe qu'en qualité d'Anglais, tous les individus qui la composent, ont, par droit de naissance, le privilège d'être plus libres et plus indépendants que les ouvriers de n'importe quel autre pays de l'Europe. Cette idée peut avoir son utilité pour les soldats dont elle stimule la bravoure ; mais moins les ouvriers des manufactures en sont imbus, mieux cela vaut pour eux-mêmes et pour l'État. Des ouvriers ne devraient jamais se

tenir pour indépendants de leurs supérieurs. Il est extrêmement dangereux d'encourager de pareils engouements dans un État commercial comme le nôtre, où peut-être les sept huitièmes de la population n'ont que peu ou pas de propriété. La cure ne sera pas complète tant que nos pauvres de l'industrie ne se résigneront pas à travailler six jours pour la même somme qu'ils gagnent maintenant en quatre ».

Ainsi, près d'un siècle avant Guizot, on prêchait ouvertement à Londres le travail comme un frein aux nobles passions de l'homme.

« Plus mes peuples travailleront, moins il y aura de vices, écrivait d'Osterode, le 5 mai 1807, Napoléon. Je suis l'autorité... et je serais disposé à ordonner que le dimanche, passé l'heure des offices, les boutiques fussent ouvertes et les ouvriers rendus à leur travail. »

Pour extirper la paresse et courber les sentiments de fierté et d'indépendance qu'elle engendre, l'auteur de *l'Essay on trade* proposait d'incarcérer les pauvres dans des maisons idéales du travail (*ideal workhouses*) qui deviendraient « des maisons de

terreur où l'on ferait travailler 14 heures par jour, de telle sorte que, le temps des repas soustrait, il resterait douze heures de travail pleines et entières. »

Douze heures de travail par jour, voilà l'idéal des philanthropes et des moralistes du dix-huitième siècle. Que nous avons dépassé ce *nec plus ultra* ! Les ateliers modernes sont devenus des maisons idéales de correction, où l'on incarcère les masses ouvrières, où l'on condamne au travail forcé pendant 12 et 14 heures, non seulement les hommes, mais les femmes et les enfants⁶

! Et dire que les fils des héros de la Terreur se sont laissés dégrader par la religion du travail au point d'accepter, après 1848, comme une conquête révolutionnaire, la loi qui limitait à douze heures le travail dans les fabriques ; ils proclamaient, comme un principe révolutionnaire le *Droit au travail*. Honte au prolétariat français ! Des esclaves seuls eussent été capables d'une telle bassesse. Il faudrait vingt ans de civilisation capitaliste à un Grec des temps antiques pour concevoir un tel avilissement.

Et si les douleurs du travail

forcé, si les tortures de la faim se sont abattues sur le prolétariat, plus nombreuses que les saute-relles de la Bible, c'est lui qui les a appelées.

Ce travail, qu'en juin 1848 les ouvriers réclamaient les armes à la main, ils l'ont imposé à leurs familles ; ils ont livré, aux barons de l'industrie, leurs femmes et leurs enfants. De leurs propres mains, ils ont démoli leur foyer domestique, de leurs propres mains ils ont tari le lait de leurs femmes : les malheureuses, enceintes et allaitant leurs bébés, ont dû aller dans les mines et les manufactures tendre l'échine et épuiser leurs nerfs ; de leurs propres mains, ils ont brisé la vie et la vigueur de leurs enfants. – Honte aux prolétaires ! Où sont ces commères dont parlent nos fabliaux et nos vieux contes, hardies aux propos, franches de la gueule, amantes de la dive bouteille ? Où sont ces lurannes, toujours trottant, toujours cuisinant, toujours courant, toujours semant la vie, en engendrant la joie, enfantant sans douleurs des petits sains et vigoureux ?... Nous avons aujourd'hui les filles et les femmes de fabrique, chétives fleurs aux pâles couleurs, au sang

sans rutilance, à l'estomac délabré, aux membres alanguis !... Elles n'ont jamais connu le plaisir robuste et ne sauraient raconter gaillardement comment l'on cassa leur coquille ! – Et les enfants ? Douze heures de travail aux enfants ! Ô misère ! – Mais tous les Jules Simon de l'Académie des sciences morales et politiques, tous les Germinys de la jésuiterie, n'auraient pu inventer un vice plus abrutissant pour l'intelligence des enfants, plus corrupteur de leurs instincts, plus destructeur de leur organisme, que le travail dans l'atmosphère viciée de l'atelier capitaliste.

Notre époque est, dit-on, le siècle du travail ; il est, en effet, le siècle de la douleur, de la misère et de la corruption.

Et cependant, les philosophes, les économistes bourgeois, depuis le péniblement confus Auguste Comte, jusqu'au ridiculement clair Leroy-Beaulieu ; les gens de lettres bourgeois, depuis le charlatanesquement romantique Victor Hugo, jusqu'au naïvement grotesque Paul de Kock, tous ont entonné les chants nau-séabonds en l'honneur du dieu Progrès, le fils aîné du Travail. À les entendre, le bonheur allait

régner sur la terre ; déjà on en sentait la venue. Ils allaient dans les siècles passés fouiller la poussière et les misères féodales pour rapporter de sombres repoussoirs aux délices des temps présents. – Nous ont-ils fatigués, ces repus, ces satisfaits, naguère encore membres de la domesticité des grands seigneurs, aujourd'hui valets de plume de la bourgeoisie, grassement rentés ; nous ont-ils fatigués avec le paysan du rhétoricien La Bruyère ? Eh bien ! voici le brillant tableau des jouissances prolétariennes en l'an de Progrès capitaliste 1840, peint par l'un des leurs, par le Dr Villermé, membre de l'Institut, le même qui, en 1848, fit partie de cette société de savants (Thiers, Cousin, Passy, Blanqui l'académicien, en étaient), qui propagea dans les masses les sottises de l'économie et de la morale bourgeoises.

C'est de l'Alsace manufacturière que parle le Dr. Villermé, de l'Alsace des Kestner, des Dollfus, ces fleurs de la philanthropie et du républicanisme industriels. – Mais avant que le docteur ne dresse devant nous le tableau des misères prolétariennes, écoutons un manufacturier alsacien, M. Th. Mieg, de la maison Dollfus, Mieg

et Cie, dépeignant la situation de l'artisan de l'ancienne industrie : « À Mulhouse, il y a cinquante ans (en 1813, alors que la moderne industrie mécanique naissait), les ouvriers étaient tous enfants du sol, habitant la ville et les villages environnants et possédant presque tous une maison et souvent un petit champ. »⁷

C'était l'âge d'or du travailleur. – Mais alors l'industrie alsacienne n'inondait pas le monde de ses cotonnades et n'emmillonnait pas ses Dollfus et ses Koechlin. Mais, vingt-cinq ans après, quand Villermé visita l'Alsace, le minotaure moderne, l'atelier capitaliste, avait conquis le pays ; dans sa boulimie de travail humain, il avait arraché les ouvriers de leurs foyers pour mieux les tordre et pour mieux exprimer le travail qu'ils contenaient. C'étaient par milliers que les ouvriers accouraient au sifflement de la machine.

« Un grand nombre, dit Villermé, cinq mille sur dix-sept mille, étaient contraints, par la cherté des loyers, à se loger dans les villages voisins. Quelques-uns habitaient à deux lieues et même deux lieues et quart de la manufacture où ils travaillaient.

À Mulhouse, à Dornach, le

travail commençait à cinq heures du matin et finissait à huit heures du soir, été comme hiver [...] Il faut les voir arriver chaque matin en ville et partir chaque soir. Il y a parmi eux une multitude de femmes pâles, maigres, marchant pieds nus au milieu de la boue et qui, à défaut de parapluies, portent renversés sur la tête, lorsqu'il pleut ou qu'il neige, leurs tabliers ou jupons de dessus pour se préserver la figure et le cou, et un nombre plus considérable de jeunes enfants non moins sales, non moins hâves, couverts de haillons, tout gras de l'huile des métiers qui tombe sur eux pendant qu'ils travaillent. Ces derniers, mieux préservés de la pluie par l'imperméabilité de leurs vêtements, n'ont même pas au bras, comme les femmes dont on vient de parler, un panier où sont les provisions de la journée ; mais ils portent à la main ou cachent sous leurs vestes ou comme ils peuvent, le morceau de pain qui doit les nourrir jusqu'à l'heure de leur rentrée à la maison.

« Ainsi, à la fatigue d'une journée démesurément longue, puisqu'elle a au moins quinze heures, vient se joindre pour ces malheureux celle des allées et

venues si fréquentes, si pénibles. Il résulte que le soir ils arrivent chez eux accablés par le besoin de dormir, et que le lendemain ils en sortent avant d'être complètement reposés pour se trouver à l'atelier à l'heure de l'ouverture. »

Voici maintenant les bouges où s'entassaient ceux qui logeaient en ville : « J'ai vu à Mulhouse, à Dornach et dans des maisons voisines, de ces misérables logements où deux familles couchaient chacune dans un coin, sur la paille jetée sur le carreau et retenue par deux planches... Cette misère dans laquelle vivent les ouvriers de l'industrie du coton dans le département du Haut-Rhin est si profonde, qu'elle produit ce triste résultat que, tandis que dans les familles des fabricants, négociants, drapiers, directeurs d'usines, la moitié des enfants atteint la vingt et unième année, cette même moitié cesse d'exister avant deux ans accomplis dans les familles de tisserands et d'ouvriers de filatures de coton... »

Parlant du travail de l'atelier, Villermé ajoute : « Ce n'est pas là un travail, une tâche, c'est une torture, et on l'inflige à des enfants de six à huit ans... C'est ce

long supplice de tous les jours qui mine principalement les ouvriers dans les filatures de coton. »

Et, à propos de la durée du travail, Villermé observait que les forçats des bagnes ne travaillent que dix heures, les esclaves des Antilles neuf heures en moyenne, tandis qu'il existait dans la France qui avait fait la Révolution de 89, qui avait proclamé les pompeux *Droits de l'Homme*, des manufactures où la journée était de seize heures, sur lesquelles on n'accordait aux ouvriers qu'une heure et demie pour les repas ⁸.

Ô misérable avortement des principes révolutionnaires de la bourgeoisie ! ô lugubres présents de son dieu Progrès ! – Les philanthropes acclament bienfaiteurs de l'Humanité ceux qui, pour s'enrichir en fainéantant, donnent du travail aux pauvres ; mieux vaudrait semer la peste, empoisonner les sources que d'ériger une fabrique au milieu d'une population rustique. – Introduisez le travail et adieu joie, santé, liberté ; adieu tout ce qui fait la vie belle et digne d'être vécue ⁹.

Et les économistes s'en vont répétant aux ouvriers : travaillez, travaillez pour augmenter la fortune sociale ! et cependant un

économiste, Destut de Tracy, leur répond : « Les nations pauvres, c'est là où le peuple est à son aise ; les nations riches, c'est là où il est ordinairement pauvre. »

Et son disciple Cherbulliez de continuer : « Les travailleurs eux-mêmes, en coopérant à l'accumulation des capitaux productifs, contribuent à l'événement qui, tôt ou tard, doit les priver d'une partie de leur salaire. »

Mais, assourdis et idiotisés par leurs propres hululements, les économistes de répondre : travaillez, travaillez toujours pour créer votre bien-être ! Et, au nom de la mansuétude chrétienne, un prêtre de l'Église anglicane, le révérend Towsend, psalmodie : travaillez, travaillez nuit et jour ; en travaillant vous faites croître votre misère, et votre misère nous dispense de vous imposer le travail par la force de la loi. L'imposition légale du travail « donne trop de peine, exige trop de violence et fait trop de bruit ; la faim, au contraire, est non seulement une pression paisible, silencieuse, incessante, mais comme le mobile le plus naturel du travail et de l'industrie, elle provoque aussi les efforts les plus puissants ».

Travaillez, travaillez,

prolétaires, pour agrandir la fortune sociale et vos misères individuelles ; travaillez, travaillez, pour que devenant plus pauvres vous ayez plus de raison de travailler et d'être misérables. Telle est la loi inexorable de la production capitaliste. Parce que prêtant l'oreille aux fallacieuses paroles des économistes, les prolétaires se sont livrés corps et âme au vice du travail, ils précipitent la société tout entière dans ces crises industrielles de surproduction qui convulsent l'organisme social. Alors, parce qu'il y a pléthore de marchandises et pénurie d'acheteurs, les ateliers se ferment et la faim cingle les populations ouvrières de son fouet aux mille lanières. Les prolétaires abrutis par le dogme du travail, ne comprenant pas que le sur-travail qu'ils se sont infligé pendant le temps de prétendue prospérité est la cause de leur misère présente, au lieu de courir aux greniers à blé et de crier : « Nous avons faim, nous voulons manger !... Vrai, nous n'avons pas un rouge liard, mais tout gueux que nous sommes, c'est nous cependant qui avons moissonné le blé et vendangé le raisin... » – Au lieu d'assiéger les magasins de M.

Bonnet, de Jujurieux, l'inventeur des couvents industriels, et de clamer : « M. Bonnet, voici vos ouvrières ovalistes, moulineuses, fileuses, tisseuses, elles grelottent sous leurs cotonnades rapetassées à chagriner l'œil d'un juif et cependant ce sont elles qui ont filé et tissé les robes de soie des cocottes de toute la chrétienté. Les pauvresses travaillant treize heures par jour, n'avaient pas le temps de songer à la toilette, maintenant elles chôment et peuvent faire du frou-frou avec les soieries qu'elles ont ouvrées. Dès qu'elles ont perdu leurs dents de lait, elles se sont dévouées à votre fortune et ont vécu dans l'abstinence ; maintenant elles ont des loisirs et veulent jouir un peu des fruits de leur travail. Allons, M. Bonnet, livre vos soieries, M. Harmel fournira ses mousselines, M. Pouyer-Quertier ses calicots, M. Pinet ses bottines pour leurs chers petits pieds froids et humides... Vêtues de pied en cap, et fringantes, elles vous feront plaisir à contempler. Allons, pas de tergiversations ; – vous êtes ami de l'humanité, n'est-ce pas, et chrétien par-dessus le marché ? – Mettez à la disposition de vos ouvrières la fortune qu'elles vous ont édifiée avec

la chair de leur chair. – Vous êtes ami du commerce ? – Facilitez la circulation des marchandises ; voici des consommateurs tout trouvés ; ouvrez-leur des crédits illimités. Vous êtes bien obligé d'en faire à des négociants que vous ne connaissez ni d'Adam ni d'Ève, qui ne vous ont rien donné, pas même un verre d'eau. Vos ouvrières s'acquitteront comme elles le pourront ; si, au jour de l'échéance, elles gambettisent et laissent protester leur signature, vous les mettrez en faillite, et si elles n'ont rien à saisir, vous exigerez qu'elles vous paient en prières : elles vous enverront en paradis, mieux que vos sacs noirs, au nez gorgé de tabac. » Au lieu de profiter des moments de crise pour une distribution générale des produits et un gaudissement universel, les ouvriers, crevant la faim, s'en vont battre de leur tête les portes de l'atelier. Avec des figures hâves, des corps amaigris, des discours piteux, ils assaillent les fabricants : « Bon M. Chagot, doux M. Schneider, donnez-nous du travail, ce n'est pas la faim, mais la passion du travail qui nous tourmente ! » Et ces misérables qui ont à peine la force de se tenir debout, vendent douze et

quatorze heures de travail deux fois moins cher que lorsqu'ils avaient du pain sur la planche. Et les philanthropes de l'industrie de profiter des chômages pour fabriquer à meilleur marché.

Si les crises industrielles suivent les périodes de sur-travail aussi fatalement que la nuit le jour, traînant après elles le chômage forcé et la misère sans issue, elles amènent aussi la banqueroute inexorable. Tant que le fabricant a du crédit, il lâche la bride à la rage du travail, il emprunte et emprunte encore pour fournir la matière première aux ouvriers. Il fait produire, sans réfléchir que le marché s'engorge et que, si ses marchandises n'arrivent pas à la vente, ses billets viendront à l'échéance. Acculé, il va implorer le juif, il se jette à ses pieds, lui offre son sang, son honneur. « Un petit peu d'or ferait mieux mon affaire, répond le Rothschild, vous avez 20,000 paires de bas en magasin, ils valent vingt sous, je les prends à quatre sous. » Les bas obtenus, le juif les vend six et huit sous, et empoche les frétilantes pièces de cent sous qui ne doivent rien à personne : mais le fabricant a reculé pour mieux sauter. Enfin, la débâcle arrive et

les magasins dégorgent ; on jette alors tant de marchandises par la fenêtre, qu'on ne sait comment elles sont entrées par la porte. C'est par centaines de millions que se chiffre la valeur des marchandises détruites ; au siècle dernier on les brûlait ou on les jetait à l'eau.

Mais avant d'aboutir à cette conclusion, les fabricants parcourent le monde en quête de débouchés pour les marchandises qui s'entassent ; ils forcent leur gouvernement à s'annexer des Congo, à s'emparer des Tonkin, à démolir à coups de canon les murailles de la Chine, pour y écouler leurs cotonnades. Aux siècles derniers, c'était un duel à mort entre la France et l'Angleterre à qui aurait le privilège exclusif de vendre en Amérique et aux Indes. Des milliers d'hommes jeunes et vigoureux ont rougi de leur sang les mers, pendant les guerres coloniales des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

Les capitaux abondent comme les marchandises. Les financiers ne savent plus où les placer ; ils vont alors, chez les nations heureuses qui lézardent au soleil en fumant des cigarettes, poser des chemins de fer, ériger des

fabriques et importer la malédiction du travail. Et cette exportation de capitaux français se termine un beau matin par des complications diplomatiques : en Égypte, la France, l'Angleterre, l'Allemagne étaient sur le point de se prendre aux cheveux pour savoir quels usuriers seraient payés les premiers ; par des guerres du Mexique où l'on envoie les soldats français faire le métier d'huissiers pour recouvrer de mauvaises dettes¹⁰.

Ces misères individuelles et sociales, pour grandes et innombrables qu'elles soient, pour éternelles qu'elles paraissent, s'évanouiront comme les hyènes et les chacals à l'approche du lion, quand le Prolétariat dira : « Je le veux. » Mais pour qu'il parvienne à la conscience de sa force, il faut que le Prolétariat foule aux pieds les préjugés de la morale chrétienne, économique, libre-penseuse ; il faut qu'il retourne à ses instincts naturels, qu'il proclame les *Droits de la paresse*, mille et mille fois plus nobles et plus sacrés que les phthisiques *Droits de l'homme* concoctés par les avocats métaphysiciens de la révolution bourgeoise ; qu'il se contraigne à ne travailler que trois heures par

jour, à fainéanter et bombancer le reste de la journée et de la nuit.

Jusqu'ici, ma tâche a été facile, je n'avais qu'à décrire des maux réels bien connus de nous tous, hélas ! Mais convaincre le Prolétariat que la morale qu'on lui a inoculée est perverse, que le travail effréné auquel il s'est livré dès le commencement du siècle est le plus terrible fléau qui jamais ait frappé l'humanité, que le travail ne deviendra un condiment des plaisirs de la paresse, un exercice bienfaisant à l'organisme humain, une passion utile à l'organisme social que lorsqu'il sera sagement réglementé et limité à un maximum de trois heures par jour, est une tâche ardue au-dessus de mes forces ; seuls des physiologistes, des hygiénistes, des économistes communistes pourraient l'entreprendre. Dans les pages qui vont suivre, je me bornerai à démontrer qu'étant donné les moyens de production modernes et leur puissance reproductive illimitée, il faut mater la passion extravagante des ouvriers pour le travail et les obliger à consommer les marchandises qu'ils produisent.

Ce qui suit la surproduction

Un poète grec, du temps de Cicéron, Antiparos, chantait ainsi l'invention du moulin à eau (pour la mouture du grain) qui allait émanciper les femmes esclaves et ramener l'âge d'or : « Épargnez le bras qui fait tourner la meule, ô meunières, et dormez paisiblement ! Que le coq vous avertisse en vain qu'il fait jour ! Dao a imposé aux nymphes le travail des esclaves et les voilà qui sautillent allègrement sur la roue et voilà que l'essieu ébranlé roule avec ses raies, faisant tourner la pesante pierre roulante. Vivons de la vie de nos pères et oisifs réjouissons-nous des dons que la déesse accorde. »

Hélas ! les loisirs que le poète païen annonçait ne sont pas



venus ; la passion aveugle, perverse et homicide du travail transforme la machine libératrice en instrument d'asservissement des hommes libres : sa productivité les appauvrit.

Une bonne ouvrière ne fait avec le fuseau que cinq mailles à la minute, certains métiers circulaires à tricoter en font trente mille dans le même temps. Chaque minute de la machine équivaut donc à cent heures de travail de l'ouvrière ; ou bien chaque minute de travail de la machine délivre à l'ouvrière dix jours de repos. Ce qui est vrai pour l'industrie du tricotage est plus ou moins vrai pour toutes les industries renouvelées par la mécanique moderne. – Mais que voyons-nous ? À mesure que la machine se perfectionne et abat le travail de l'homme avec une rapidité et une précision sans cesse croissantes, l'ouvrier, au lieu de prolonger son repos d'autant, redouble d'ardeur, comme s'il voulait rivaliser avec la machine. Oh ! concurrence absurde et meurtrière !

Pour que la concurrence de l'homme et de la machine prît libre carrière, les prolétaires ont aboli les sages lois qui limitaient le travail des artisans des antiques

corporations ; ils ont supprimé les jours fériés ¹¹.

Parce que les producteurs d'alors ne travaillaient que cinq jours sur sept, croient-ils donc, ainsi que le racontent les économistes menteurs, qu'ils ne vivaient que d'air et d'eau fraîche ? – Allons donc ! – Ils avaient des loisirs pour goûter les joies de la terre, pour faire l'amour et rigoler ; pour banqueter joyeusement en l'honneur du réjouissant dieu de la Fainéantise. La morose Angleterre, encagottée dans le protestantisme, se nommait alors la « joyeuse Angleterre » (*Merry England*). – Rabelais, Quevedo, Cervantes, les auteurs inconnus des romans picaresques, nous font venir l'eau à la bouche avec leurs peintures de ces monumentales ripailles ¹²

dont on se régalaient alors entre deux batailles et deux dévastations, et dans lesquelles tout « allait par escuelles. » – Jordaens et l'école flamande les ont écrites sur leurs toiles réjouissantes. sublimes estomacs gargantuesques, qu'êtes-vous devenus ? sublimes cerveaux qui encerchiez toute la pensée humaine, qu'êtes-vous devenus ? – Nous sommes bien dégénérés et bien rapetissés.

La vache enragée, la pomme de terre, le vin fuchsiné, le schnaps prussien savamment combinés avec le travail forcé ont débilité nos corps et borné nos esprits. Et c'est alors que l'homme rétrécit son estomac et que la machine élargit sa productivité, c'est alors que les économistes nous prêchent la théorie malthusienne, la religion de l'abstinence et le dogme du travail ? Mais il faudrait leur arracher la langue et la jeter aux chiens.

Parce que la classe ouvrière, avec sa bonne foi simpliste, s'est laissée endoctriner, parce que, avec son impétuosité native, elle s'est précipitée à l'aveugle dans le travail et l'abstinence, la classe capitaliste s'est trouvée condamnée à la paresse et à la jouissance forcées, à l'improductivité et à la sur-consommation. Mais, si le sur-travail de l'ouvrier meurtrit sa chair et tenaille ses nerfs, il est aussi fécond en douleurs pour le bourgeois.

L'abstinence à laquelle se condamne la classe productive oblige les bourgeois à se consacrer à la sur-consommation des produits qu'elle manufacture désordonnement. Au début de la production capitaliste, il y a un ou

deux siècles de cela, le bourgeois était un homme rangé, de mœurs raisonnables et paisibles ; il se contentait de sa femme ou à peu près ; il ne buvait qu'à sa soif et ne mangeait qu'à sa faim. Il laissait aux courtisanes et aux courtisans les nobles vertus de la vie débauchée. Aujourd'hui il n'est fils de parvenu qui ne se croit tenu de développer la prostitution et de mercerialiser son corps pour donner un but aux labeurs que s'imposent les ouvriers des mines de mercure ; il n'est bourgeois qui ne s'empiffre de chapons truffés et de Laffite navigué, pour encourager les éleveurs de la Flèche et les vigneron du Bordelais. À ce métier, l'organisme se délabre rapidement, les cheveux tombent, les dents se déchaussent, le tronc se déforme, le ventre s'entripaille, la respiration s'embarrasse, les mouvements s'alourdissent, les articulations s'ankylosent, les phalanges se nouent. D'autres, trop malingres pour supporter les fatigues de la débauche, mais dotés de la bosse du prudhomme, dessèchent leur cervelle comme les Garnier de l'Économie politique, les Acollas de la philosophie juridique, à élucubrer de gros livres soporifiques pour

occuper les loisirs des compositeurs et des imprimeurs.

Les femmes du monde vivent une vie de martyr. Pour essayer et faire valoir les toilettes féeriques que les couturières se tuent à bâtir, du soir au matin elles font la navette d'une robe dans une autre ; pendant des heures, elles livrent leur tête creuse aux artistes capillaires qui, à tout prix, veulent assouvir leur passion pour l'échafaudage des faux chignons. Sanglées dans leurs corssets, à l'étroit dans leurs bottines, décolletées à faire rougir un sapeur, elles tournoient des nuits entières dans leurs bals de charité afin de ramasser quelques sous pour le pauvre monde. Saintes âmes !

Pour remplir sa double fonction sociale de non-producteur et de sur-consommateur, la bourgeoisie dut non seulement violenter ses goûts modestes, perdre ses habitudes laborieuses d'il y a deux siècles et se livrer au luxe effréné, aux indigestions truffées et aux débauches syphilitiques ; mais encore soustraire au travail productif une masse énorme d'hommes afin de se procurer des aides.

Voici quelques chiffres qui

prouvent combien colossale est cette déperdition de forces productives. « D'après le recensement de 1861, la population de l'Angleterre et du pays de Galles comprenait 20,066,244 personnes, dont 9,776,259 du sexe masculin et 10,289,965 du sexe féminin. Si l'on déduit ce qui est trop vieux ou trop jeune pour travailler, les femmes, les adolescents et les enfants improductifs, puis les professions *idéologiques* telles que gouvernants, police, clergé, magistrature, armée, prostitution, arts, sciences, etc., ensuite les gens exclusivement occupés à manger le travail d'autrui, sous forme de rente foncière, d'intérêt, de dividendes, etc..., il reste en gros huit millions d'individus des deux sexes et de tout âge, y compris les capitalistes fonctionnant dans la production, le commerce, la finance, etc... Sur ces huit millions, on compte :

Si nous additionnons les travailleurs des fabriques textiles et ceux des mines de charbon et de métal, nous obtenons le chiffre de 1,208,442 ; si nous additionnons les premiers et ceux de toutes les usines métallurgiques, nous avons un total de 1,039,605 personnes ; c'est-à-dire chaque fois

un nombre plus petit que celui des esclaves domestiques modernes. Voilà le magnifique résultat de l'exploitation capitaliste des machines. »¹³

À toute cette classe domestique dont la grandeur indique le degré atteint par la civilisation capitaliste, il faut ajouter la classe nombreuse des malheureux voués exclusivement à la satisfaction des goûts dispendieux et futiles des classes riches : tailleurs de diamants, dentelières, brodeuses, relieurs de luxe, couturières de luxe, décorateurs des maisons de plaisance, etc...¹⁴

Une fois accroupie dans la paresse absolue et démoralisée par la jouissance forcée, la bourgeoisie, malgré le mal qu'elle en eut, s'accommoda de son nouveau genre de vie. Avec horreur elle envisagea tout changement. La vue des misérables conditions d'existence acceptées avec résignation par la classe ouvrière et celle de la dégradation organique engendrée par la passion dépravée du travail augmentaient encore sa répulsion pour toute imposition de travail et pour toute restriction de jouissances.

C'est précisément alors que, sans tenir compte de la

démoralisation que la bourgeoisie s'était imposée comme un devoir social, les prolétaires se mirent en tête d'infliger le travail aux capitalistes. Les naïfs, ils prirent au sérieux les théories des économistes et des moralistes sur le travail et se sanglèrent les reins pour en imposer la pratique aux capitalistes. Le Prolétariat arbora la devise : *Qui ne travaille pas, ne mange pas* ; Lyon, en 1831, se leva pour du *plomb ou du travail* ; les insurgés de Juin 48 réclamèrent le *Droit au travail* ; les fédérés de Mars 1871 déclarèrent leur soulèvement la *Révolution du travail*.

À ces déchaînements de fureur barbare, destructives de toute jouissance et de toute paresse bourgeoises, les capitalistes ne pouvaient répondre que par la répression féroce ; mais ils savent que s'ils ont pu comprimer ces explosions révolutionnaires, ils n'ont pas noyé dans le sang de leurs massacres gigantesques l'absurde idée du Prolétariat de vouloir infliger le travail aux classes oisives et repues ; et c'est pour détourner ce malheur qu'ils s'entourent de prétoriens, de policiers, de magistrats, de géôliers entretenus dans une improductivité laborieuse. On ne peut plus

conserver d'illusion sur le caractère des armées modernes, elles ne se sont maintenues en permanence que pour comprimer « l'ennemi intérieur » ; c'est ainsi que les forts de Paris et de Lyon n'ont pas été construits pour défendre la ville contre l'étranger, mais pour l'écraser si elle se révoltait. Et s'il fallait un exemple sans réplique, citons l'armée de la Belgique, de ce pays de Cocagne du Capitalisme ; sa neutralité est garantie par les puissances européennes et cependant son armée est une des plus fortes proportionnellement à la population. Les glorieux champs de bataille de la brave armée belge sont les plaines du Borinage et de Charleroy ; c'est dans le sang des mineurs et des ouvriers désarmés que les officiers belges trempent leurs épées et ramassent leurs épauettes. Les nations européennes n'ont pas des armées nationales, mais des armées mercenaires : elles protègent les capitalistes contre la fureur populaire qui voudrait les condamner à dix heures de mines ou de filature.

Donc, en se serrant le ventre, la classe ouvrière a développé outre mesure le ventre de la bourgeoisie, condamnée à la

sur-consommation.

Pour être soulagée dans son pénible travail, la bourgeoisie a retiré des classes ouvrières une masse d'hommes de beaucoup supérieure à celle qui restait consacrée à la production utile, et l'a condamnée à son tour à l'improductivité et à la sur-consommation. Mais ce troupeau de bouches inutiles, malgré sa voracité insatiable, ne suffit pas à consommer toutes les marchandises que les ouvriers, abrutis par le dogme du travail, produisent comme des maniaques, sans vouloir les consommer, et sans même songer si l'on trouvera des gens pour les consommer.

En présence de cette double folie des travailleurs, de se tuer de sur-travail et de végéter dans l'abstinence, le grand problème de la production capitaliste n'est plus de trouver des producteurs et de décupler leurs forces, mais de découvrir des consommateurs, d'exciter leurs appétits et de leur créer des besoins factices. Puisque les ouvriers européens, grelottants de froid et de faim, refusent de porter les étoffes qu'ils tissent, de boire les vins qu'ils récoltent, les pauvres fabricants, ainsi que des dératés, doivent

courir aux antipodes chercher qui les portera et qui les boira : ce sont des centaines de millions et de milliards que l'Europe exporte tous les ans aux quatre coins du monde à des peuplades qui n'en ont que faire¹⁵.

Mais les continents explorés ne sont plus assez vastes, il faut des pays vierges. Les fabricants de l'Europe rêvent nuit et jour de l'Afrique, du lac Saharien, du chemin de fer du Soudan ; avec anxiété, ils suivent les progrès des Livingstone, des Stanley, des du Chaillu, des de Brazza ; bouche béante, ils écoutent les histoires mirobolantes de ces courageux voyageurs. Que de merveilles inconnues renferme « le Continent noir » ! Des champs sont plantés de dents d'éléphant, des fleuves d'huile de coco charrient des paillettes d'or, des millions de culs noirs, nus comme la face de Dufaure ou de Girardin, attendent des cotonnades pour apprendre la décence, des bouteilles de schnaps et des bibles pour connaître les vertus de la civilisation.

Mais tout est impuissant : bourgeois qui s'empiffrent, classe domestique qui dépasse la classe productive, nations étrangères et barbares que l'on engorge de

marchandises européennes ; rien, rien ne peut arriver à écouler les montagnes de produits qui s'entassent plus hautes et plus énormes que les pyramides d'Égypte : la productivité des ouvriers européens défie toute consommation, tout gaspillage. Les fabricants, affolés, ne savent plus où donner de la tête ; ils ne peuvent plus trouver de matière première pour satisfaire la passion désordonnée, dépravée, de leurs ouvriers pour le travail. Dans nos départements lainiers, on effiloche les chiffons souillés et à demi pourris, on en fait des draps dits de *renaissance*, qui durent ce que durent les promesses électorales ; à Lyon, au lieu de laisser à la fibre soyeuse sa simplicité et sa souplesse naturelle, on la surcharge de sels minéraux qui, en lui ajoutant du poids, la rendent friable et de peu d'usage. Tous nos produits sont adultérés pour en faciliter l'écoulement et en abrégier l'existence. Notre époque sera appelée *l'âge de la falsification*, comme les premières époques de l'humanité ont reçu les noms d'*âge de pierre*, d'*âge de bronze*, du caractère de leur production. Des ignorants accusent de fraude nos pieux industriels,

tandis qu'en réalité la pensée qui les anime est de fournir du travail aux ouvriers, qui ne peuvent se résigner à vivre les bras croisés. Ces falsifications, qui pour unique mobile ont un sentiment humanitaire, mais qui rapportent de superbes profits aux fabricants qui les pratiquent, si elles sont désastreuses pour la qualité des marchandises, si elles sont une source intarissable de gaspillage du travail humain, prouvent la philanthropique ingéniosité des bourgeois et l'horrible perversion des ouvriers qui, pour assouvir leur vice de travail, obligent les industriels à étouffer les cris de leur conscience et à violer même les lois de l'honnêteté commerciale.

Et cependant, en dépit de la sur-production de marchandises, en dépit des falsifications industrielles, les ouvriers encombrant le marché innombrablement, implorant du travail ! du travail ! – Leur surabondance devrait les obliger à refréner leur passion ; au contraire, elle la porte au paroxysme. Qu'une chance de travail se présente, ils se ruent dessus ; alors c'est douze, quatorze heures qu'ils réclament pour en avoir leur saoul, et le lendemain les voilà de nouveau rejetés sur

le pavé, sans plus rien pour alimenter leur vice. Tous les ans, dans toutes les industries, des chômages reviennent avec la régularité des saisons. Au sur-travail meurtrier pour l'organisme, succède le repos absolu, pendant des trois et six mois ; et plus de travail, plus de pitance. Puisque le vice du travail est diaboliquement chevillé dans le cœur des ouvriers ; puisque ses exigences étouffent tous les autres instincts de la nature ; puisque la quantité de travail requise par la société est forcément limitée par la consommation et par l'abondance de la matière première, pourquoi dévorer en six mois le travail de toute l'année ? – Pourquoi ne pas le distribuer uniformément sur les douze mois et forcer tout ouvrier à se contenter de six ou cinq heures par jour, pendant l'année, au lieu de prendre des indigestions de douze heures pendant six mois ? – Assurés de leur part quotidienne de travail, les ouvriers ne se jalouseront plus, ne se battront plus pour s'arracher le travail des mains et le pain de la bouche ; alors, non épuisés de corps et d'esprit, ils commenceront à pratiquer les vertus de la paresse.

Abêtis par leur vice, les ouvriers n'ont pu s'élever à l'intelligence de ce fait, que, pour avoir du travail pour tous, il fallait le rationner comme l'eau sur un navire en détresse. Cependant des industriels, au nom de l'exploitation capitaliste, ont depuis longtemps demandé une limitation légale de la journée de travail. Devant la commission de 1860 sur l'enseignement professionnel, un des plus grands manufacturiers de l'Alsace, M. Bourcart, de Guebwiller, déclarait : « Que la journée de douze heures était excessive et devait être ramenée à onze, que l'on devait suspendre le travail à deux heures le samedi. Je puis conseiller l'adoption de cette mesure quoiqu'elle paraisse onéreuse à première vue ; nous l'avons expérimentée dans nos établissements industriels depuis quatre ans et nous nous en trouvons bien, et la production moyenne, loin d'avoir diminué, a augmenté. »

Dans son étude sur *les machines*, M. F. Passy, cite la lettre suivante d'un grand industriel belge, M. Ottevaere. « Nos machines, quoique les mêmes que celles des filatures anglaises, ne produisent pas ce qu'elles

devraient produire et ce que produiraient ces mêmes machines en Angleterre, quoique les filatures travaillent deux heures de moins par jour... Nous travaillons tous *deux grandes heures de trop* : j'ai la conviction que si l'on ne travaillait que onze heures au lieu de treize, nous aurions la même production et produirions par conséquent plus économiquement. » D'un autre côté, M. Leroy-Beaulieu affirme que « c'est une observation d'un grand manufacturier belge que les semaines où tombe un jour férié n'apportent pas une production inférieure à celle des semaines ordinaires... »¹⁶

Ce que le peuple, pipé en sa simplesse par les moralistes, n'a jamais osé, un gouvernement aristocratique l'a osé. Méprisant les hautes considérations morales et industrielles des économistes, qui, comme les oiseaux de mauvais augure, croassaient que diminuer d'une heure le travail des fabriques c'était décréter la ruine de l'industrie anglaise, le gouvernement de l'Angleterre a défendu par une loi, strictement observée, de travailler plus de dix heures par jour ; et, après comme avant, l'Angleterre demeure la première nation industrielle du monde.

La grande expérience anglaise est là, l'expérience de quelques capitalistes intelligents est là : elles démontrent irréfutablement que, pour puissancier la productivité humaine, il faut réduire les heures de travail et multiplier les jours de paye et de fêtes, et le peuple français n'est pas convaincu. – Mais si une misérable réduction de deux heures a augmenté en dix ans de près d'un tiers la production anglaise ¹⁷, quelle marche vertigineuse imprimera à la production française une réduction légale de la journée de travail à trois heures ? Les ouvriers ne peuvent-ils donc comprendre qu'en se surmenant de travail, ils épuisent leurs forces et celles de leur progéniture ; que, usés, ils arrivent avant l'âge à être incapables de tout travail ; qu'absorbés, abrutis par un seul vice, ils ne sont plus des hommes, mais des tronçons d'hommes ; qu'ils tuent en eux toutes les belles facultés pour ne laisser debout et luxuriante que la folie furibonde du travail ?

Ah ! comme des perroquets d'Arcadie ils répètent la leçon des économistes : « Travaillons, travaillons pour accroître la richesse nationale. » Ô idiots ! c'est parce

que vous travaillez trop que l'outillage industriel se développe lentement. Cessez de braire et écoutez un économiste ; il n'est pas un aigle, ce n'est que M. L. Reybaud, que nous avons eu le bonheur de perdre il y a quelques mois : « C'est en général sur les conditions de la main-d'œuvre que se règle la révolution dans les méthodes du travail. Tant que la main-d'œuvre fournit ses services à bas prix, on la prodigue, on cherche à l'épargner quand ses services deviennent plus coûteux. » ¹⁸

Pour forcer les capitalistes à perfectionner leurs machines de bois et de fer, il faut hausser les salaires et diminuer les heures de travail des machines de chair et d'os. Les preuves à l'appui ? c'est par centaines qu'on peut les fournir. Dans la filature, le métier renvideur (*self acting mule*) fut inventé et appliqué à Manchester, parce que les fileurs se refusaient à travailler aussi longtemps qu'auparavant.

En Amérique, la machine envahit toutes les branches de la production agricole, depuis la fabrication du beurre jusqu'au sarclage des blés : pourquoi ? Parce que l'Américain, libre et paresseux, aimerait mieux mille morts

que la vie bovine du paysan français. Le labourage si pénible en notre glorieuse France, si riche en courbatures, est, dans l'Ouest américain, un agréable passe-temps au grand air que l'on prend assis, en fumant nonchalamment sa pipe.



À nouvel air, chanson nouvelle

Si, en diminuant les heures de travail, l'on conquiert à la production sociale de nouvelles forces mécaniques ; en obligeant les ouvriers à consommer leurs produits, on conquerra une immense armée de forces travail. La bourgeoisie, déchargée alors de sa tâche de consommateur universel, s'empressera de licencier la cohue de soldats, de magistrats, de figaristes, de proxénètes, etc., qu'elle a retirés du travail utile pour l'aider à consommer et à gaspiller. — C'est alors que le marché du travail sera débordant ; c'est alors qu'il faudra une loi de fer pour mettre l'interdit sur le travail : il sera impossible de trouver de la besogne pour cette nuée de ci-devant improductifs, plus nombreux que les poux des bois. Et

après eux il faudra songer à tous ceux qui pourvoient à leurs besoins et goûts futiles et dispendieux. Quand il n'y aura plus de laquais et de généraux à galonner, plus de prostituées libres et mariées à couvrir de dentelles, plus de canons à forer, plus de palais à bâtir, il faudra, par des lois sévères, imposer aux ouvrières et ouvriers en passementeries, en dentelles, en fer, en bâtiments, du canotage hygiénique et des exercices chorégraphiques pour le rétablissement de leur santé et le perfectionnement de la race. Du moment que les produits européens consommés sur place ne seront plus transportés au diable, il faudra bien que les marins, les hommes d'équipe, les camionneurs s'assoient et apprennent à tourner les pouces. Les bienheureux Polynésiens pourront alors se livrer à l'amour libre sans craindre les coups de pied de la Vénus civilisée et les sermons de la morale européenne.

Il y a plus. Afin de trouver du travail pour toutes les non-valeurs de la société actuelle, afin de laisser l'outillage industriel se développer indéfiniment, la classe ouvrière devra, comme la bourgeoisie, violenter ses goûts

abstinents, et développer indéfiniment ses capacités consommatrices. Au lieu de manger par jour une ou deux onces de viande coriace, quand elle en mange, elle mangera de juteux beefsteaks de une ou deux livres ; au lieu de boire modérément du mauvais vin, plus catholique que le pape, elle boira à grandes et profondes rasades du bordeaux, du bourgogne sans baptême industriel et laissera l'eau aux bêtes.

Les prolétaires ont arrêté en leur tête d'infliger aux capitalistes des dix heures de forge et de raffinerie ; là est la grande faute, la cause des antagonismes sociaux et des guerres civiles. Défendre et non imposer le travail, il faudra. Les Rothschild, les Say seront admis à faire la preuve d'avoir été, leur vie durant, de parfaits vauriens ; et s'ils jurent vouloir continuer à vivre en parfaits vauriens malgré l'entraînement général pour le travail, ils seront mis en carte et à leur mairie respective ils recevront tous les matins une pièce de vingt francs pour leurs menus plaisirs. Les discordes sociales s'évanouiront. Les rentiers, les capitalistes, tous les premiers, se rallieront au parti populaire, une fois convaincus que loin de

leur vouloir du mal, on veut au contraire les débarrasser du travail de sur-consommation et de gaspillage dont ils ont été accablés dès leur naissance. Quant aux bourgeois incapables de prouver leurs titres de vauriens, on les laissera suivre leurs instincts : il existe suffisamment de métiers dégoûtants pour les caser, – Dufaure nettoierait les latrines publiques, Galliffet chourinerait les cochons galeux et les chevaux forcineux ; les membres de la commission des grâces, envoyés à Poissy, marqueraient les bœufs et les moutons à abattre ; les sénateurs, attachés aux pompes funèbres, joueraient les croque-morts. Pour d'autres, on trouverait des métiers à portée de leur intelligence. Lorgeril, Broglie boucheraient les bouteilles de champagne, mais on les muselerait pour les empêcher de s'enivrer ; Ferry, Freycinet, Tirard détruiraient les punaises et les vermines des ministères et autres auberges publiques ; il faudra cependant mettre les deniers publics hors de la portée des bourgeois de peur des habitudes acquises.

Mais dure et longue vengeance on tirera des moralistes qui ont perverti l'humaine nature, des

cagots, des cafards, des hypocrites « et autres telles sectes de gens qui se sont déguisés comme masques pour tromper le monde. Car donnant entendre au populaire commun qu'ils ne sont occupés sinon à contemplation et dévotion, en jeusnes et macération de la sensualité, sinon vrayement pour sustenter et alimenter la petite fragilité de leur humanité : au contraire font chièrre, Dieu sçait quelle ! *et Curios simulant sed Bacchanalia vivunt* ¹⁹.

Vous le pouvez lire en grosse lettre et enlumineure de leurs rouges muzeaulx et ventres à poulaïne, sinon quand ils se parfument de soulfhre. » ²⁰

Aux jours des grandes réjouissances populaires, où, au lieu d'avalier de la poussière comme aux 15 août et aux 14 juillet du bourgeoisisme, les communistes et les collectivistes feront aller les flacons, trotter les jambons et voler les gobelets, les membres de l'Académie des sciences morales et politiques, les prêtres à longue et courte robe de l'église économique, catholique, protestante, juive, positiviste et libre-penseuse, les propagateurs du malthusianisme et de la morale chrétienne, altruiste, indépendante

ou soumise vêtus de jaune, tiendront la chandelle à s'en brûler les doigts et vivront en famine auprès des femmes galloises et des tables chargées de viandes, de fruits et de fleurs, et mourront de soif auprès des tonneaux débondés. Quatre fois l'an, au changement des saisons, ainsi que les chiens des rémouleurs, on les enfermera dans de grandes roues et pendant dix heures on les condamnera à moudre du vent. Les avocats et les légistes subiront la même peine.

En régime de paresse, pour tuer le temps qui nous tue seconde par seconde, il y aura des spectacles et des représentations théâtrales toujours et toujours ; c'est de l'ouvrage tout trouvé pour nos bourgeois législateurs. On les organisera par bandes, courant les foires et les villages, donnant des représentations législatives. Les généraux en bottes à l'écuyère, la poitrine chamarrée d'aiguillettes, de crachats, de croix de la Légion d'honneur, iront par les rues et les places, racolant les bonnes gens. Gambetta et Cassagnac son compère feront le boniment de la porte. Cassagnac, en grand costume de matamore, roulant des yeux, tordant la moustache, crachant de l'étope enflammée,

menacera tout le monde du pistolet de son père et s'abîmera dans un trou dès qu'on lui montrera le portrait de Lullier ; Gambetta discourra sur la politique étrangère, sur la petite Grèce qui l'endoctrise et mettrait l'Europe en feu pour filouter la Turquie ; sur la grande Russie, qui le stultifie avec la compote qu'elle promet de faire de la Prusse et qui souhaite à l'ouest de l'Europe plaies et bosses pour faire sa pelote à l'est et étrangler le nihilisme à l'intérieur ; sur M. de Bismarck, qui a été assez bon pour lui permettre de se prononcer sur l'amnistie... puis, dénudant sa large bedaine peinte aux trois couleurs, il battra dessus le rappel et énumérera les délicieuses petites bêtes, les ortolans, les truffes, les verres de Margaux et d'Yquem qu'il y a engloutonnés pour encourager l'agriculture et tenir en liesse les électeurs de Belleville.

Dans la baraque, on débutera par la *Farce électorale*.

Devant des électeurs à tête de bois et à oreilles d'ânes, les candidats bourgeois, vêtus en paillasse, danseront la danse des libertés politiques, se torchant la face et la post-face avec leurs programmes électoraux aux multiples

promesses, et parlant avec des larmes dans les yeux des misères du peuple et avec du cuivre dans la voix des gloires de la France : et les têtes des électeurs de braire en chœur et solidement hi han ! hi han !

Puis commencera la grande pièce : *Le Vol des biens de la Nation*.

La France capitaliste, énorme femelle, velue de la face et chauve du crâne, avachie, aux chairs flasques, bouffies, blafardes, aux yeux éteints, ensommeillée et bâillant, s'allonge sur un canapé de velours ; à ses pieds, le Capitalisme industriel, gigantesque organisme de fer, à masque simiesque, dévore mécaniquement des hommes, des femmes, des enfants dont les cris lugubres et déchirants emplissent l'air ; la Banque à museau de fouine, à corps d'hyène et mains de harpies, lui dérobe prestement les pièces de cent sous de la poche. Des hordes de misérables prolétaires décharnés, en haillons, escortés de gendarmes, le sabre au clair, chassés par des furies, les cinglant avec les fouets de la faim, apportent aux pieds de la France capitaliste des monceaux de marchandises, des barriques de vin, des sacs d'or et de blé. Langlois, sa

culotte d'une main, le testament de Proudhon de l'autre, le livre du budget entre les dents se campe à la tête des défenseurs des biens de la nation et monte la garde. Les fardeaux déposés, à coups de crosse et de baïonnette, ils font chasser les ouvriers et ouvrent la porte aux industriels, aux commerçants et aux banquiers. Pêle-mêle, ils se précipitent sur le tas, avalant des cotonnades, des sacs de blé, des lingots d'or, vidant des barriques : n'en pouvant plus, sales, dégoûtants, ils s'affaissent dans leurs ordures et leurs vomissements... Alors le tonnerre éclate, la terre s'ébranle et s'entrouvre, la Fatalité historique surgit ; de son pied de fer elle écrase les têtes de ceux qui hoquent, titubent, tombent et ne peuvent plus fuir, et de sa large main elle renverse la France capitaliste, ahurie et suante de peur.

Si, déracinant de son cœur le vice qui la domine et avilit sa nature, la classe ouvrière se levait dans sa force terrible, non pour réclamer les *Droits de l'homme*, qui ne sont que les droits de l'exploitation capitaliste, non pour réclamer le *Droit au travail*, qui n'est que le droit à la misère, mais pour forger une loi d'airain, défendant

à tout homme de travailler plus de trois heures par jour, la terre, la vieille terre, frémissant d'allégresse, sentirait bondir en elle un nouvel univers... Mais, comment demander à un prolétariat corrompu par la morale capitaliste une résolution virile...

Comme Christ, la dolente personification de l'esclavage antique, les hommes, les femmes, les enfants du Prolétariat gravissent péniblement depuis un siècle le dur calvaire de la douleur : depuis un siècle, le travail forcé brise leurs os, meurtrit leurs chairs, tenaille leurs nerfs ; depuis un siècle, la faim tord leurs entrailles et hallucine leurs cerveaux... ô Paresse, prends pitié de notre longue misère ! ô Paresse, mère des arts et des nobles vertus, sois le baume des angoisses humaines !



APPENDICE

Nos moralistes sont gens bien modestes ; s'ils ont inventé le dogme du travail, ils doutent de son efficacité pour tranquilliser l'âme, réjouir l'esprit et entretenir le bon fonctionnement des reins et autres organes ; ils veulent en expérimenter l'usage sur le populaire, *in animâ vili*, avant de le tourner contre les capitalistes, dont ils ont mission d'expliquer et d'autoriser les vices.

Mais, philosophes à quatre sous la douzaine, pourquoi vous battre ainsi la cervelle à élucubrer une morale dont vous n'osez conseiller la pratique à vos maîtres ? Votre dogme du travail, dont vous faites tant les fiers, voulez-vous le voir bafoué, honni ? Ouvrons l'histoire des peuples antiques et les écrits de leurs philosophes et de leurs législateurs :

« Je ne saurais affirmer, dit le père de l'histoire, Hérodote, si les Grecs tiennent des Égyptiens le

mépris qu'ils font du travail, parce que je trouve le même mépris établi parmi les Thraces, les Scythes, les Perses, les Lydiens ; en un mot parce que chez la plupart des barbares, ceux qui apprennent les arts mécaniques et même leurs enfants sont regardés comme les derniers des citoyens... Tous les Grecs ont été élevés dans ces principes, particulièrement les Lacédémoniens. »²¹

« À Athènes, les citoyens étaient de véritables nobles qui ne devaient s'occuper que de la défense et de l'administration de la communauté, comme les guerriers sauvages dont ils tiraient leur origine. Devant donc être libres de tout leur temps pour veiller, par leur force intellectuelle et corporelle, aux intérêts de la République, ils chargeaient les esclaves de tout travail. De même à Lacédémone, les femmes mêmes ne devaient ni filer ni tisser pour ne pas déroger à leur noblesse. »²²

Les Romains ne connaissaient que deux métiers nobles et libres, l'agriculture et les armes ; tous les citoyens vivaient de droit aux dépens du Trésor, sans pouvoir être contraints de pourvoir à leur subsistance par aucun des *sordidæ*

artes (ils désignaient ainsi les métiers), qui appartenait de droit aux esclaves. Brutus, l'ancien, pour soulever le peuple, accusa surtout Tarquin, le tyran, d'avoir fait des artisans et des maçons avec des citoyens libres²³.

Les philosophes anciens se disputaient sur l'origine des idées, mais ils tombaient d'accord s'il s'agissait d'abhorrer le travail.

« La nature, dit Platon, dans son utopie sociale, dans sa république modèle, la nature n'a fait ni cordonnier, ni forgeron ; de pareilles occupations dégradent les gens qui les exercent, vils mercenaires, misérables sans nom, qui sont exclus par leur état même des droits politiques. Quant aux marchands accoutumés à mentir et à tromper, on ne les souffrira dans la cité que comme un mal nécessaire. Le citoyen qui se sera avili par le commerce de boutique sera poursuivi pour ce délit. S'il est convaincu, il sera condamné à un an de prison. La punition sera double à chaque récidive. »²⁴

Dans son *Économique*, Xénophon écrit : « Les gens qui se livrent aux travaux manuels ne sont jamais élevés aux charges et on a bien raison. La plupart, condamnés à être assis tout le

jour, quelques-uns même à éprouver un feu continu, ne peuvent manquer d'avoir le corps altéré et il est bien difficile que l'esprit ne s'en ressente. »

Que peut-il sortir d'honorable d'une boutique ? professe Cicéron, et qu'est-ce que le commerce peut produire d'honnête ? tout ce qui s'appelle boutique est indigne d'un honnête homme... les marchands ne pouvant gagner sans mentir, et quoi de plus honteux que le mensonge ! Donc, on doit regarder comme quelque chose de bas et de vil le métier de tous ceux qui vendent leur peine et leur industrie ; car quiconque donne son travail pour de l'argent se vend lui-même et se met au rang des esclaves. »²⁵

Prolétaires, abrutis par le dogme du travail, entendez-vous le langage de ces philosophes, que l'on vous cache avec un soin jaloux : – Un citoyen qui donne son travail pour de l'argent se dégrade au rang des esclaves, il commet un crime, qui mérite des années de prison.

La tartuferie chrétienne et l'utilitarisme capitaliste n'avaient pas perverti ces philosophes des républiques antiques ; professant pour des hommes libres, ils

parlaient naïvement leur pensée. Platon, Aristote, ces penseurs géants, dont nos Cousin, nos Caro, nos Simon ne peuvent atteindre la cheville qu'en se haussant sur la pointe des pieds, voulaient que les citoyens de leurs Républiques idéales vécussent dans le plus grand loisir car, ajoutait Xénophon, « le travail emporte tout le temps et avec lui on n'a nul loisir pour la République et les amis. » Selon Plutarque, le grand titre de Lycurgue, « le plus sage des hommes, » à l'admiration de la postérité, était d'avoir accordé des loisirs aux citoyens de la République en leur interdisant l'exercice d'un métier quelconque²⁶.

Mais, répondront les Bastiat, Dupanloup, Beaulieu et Compagnie de la morale chrétienne et capitaliste, ces penseurs, ces philosophes préconisaient l'esclavage ! – Parfait, mais pouvait-il en être autrement, étant donné les conditions économiques et politiques de leur époque ? La guerre était l'état normal des sociétés antiques ; l'homme libre devait consacrer son temps à discuter les lois de l'État et à veiller à sa défense ; les métiers étaient alors trop primitifs

et trop grossiers pour que les pratiquant on pût exercer son métier de soldat et de citoyen ; afin de posséder des guerriers et des citoyens, les philosophes et les législateurs devaient tolérer des esclaves dans leurs républiques héroïques. – Mais les moralistes et les économistes du Capitalisme moderne, le salariat ? Et à quels hommes l'esclavage capitaliste donne-t-il des loisirs ? – À des Rothschild, à des Germiny, à des Alphonses, inutiles et nuisibles, esclaves de leurs vices et de leurs domestiques.

« Le préjugé de l'esclavage dominait l'esprit d'Aristote et de Pythagore », a-t-on écrit dédaigneusement ; et cependant Aristote rêvait que : « si chaque outil pouvait exécuter sans sommation, ou bien de lui-même, sa fonction propre, comme les chefs-d'œuvre de Dédale se mouvaient d'eux-mêmes, ou comme les trépieds de Vulcain se mettaient spontanément à leur travail sacré ; si, par exemple, les navettes des tisserands tissaient

d'elles-mêmes, le chef d'atelier n'aurait plus besoin d'aides, ni le maître d'esclaves. » Le rêve d'Aristote est notre réalité. Nos machines, au souffle de feu, aux membres d'acier infatigables, à la fécondité merveilleuse, inépuisable, accomplissent docilement et d'elles-mêmes leur travail sacré, et cependant l'esprit des grands philosophes du Capitalisme reste dominé par le préjugé du salariat, le pire des esclavages. Ils ne comprennent pas encore que la machine est le rédempteur de l'humanité, le Dieu qui rachètera l'homme des *sordidæ artes* et du travail salarié, le Dieu qui lui donnera des loisirs et la liberté. ◀

Sources

1. Descartes, *Les passions de l'âme*.
2. Docteur Beddoe, *Memoirs of the anthropological Society* ; Charles Darwin, *Descent of man*.
3. Les explorateurs européens s'arrêtent étonnés devant la beauté physique et la fière allure des hommes des peuplades primitives, non souillés par ce que Pœppig appelait le « souffle empoisonné de la civilisation ». Parlant des Aborigènes des îles océaniques, lord George Campbell écrit : « Il n'y a pas de peuple au monde qui frappe davantage au premier abord. Leur peau unie et d'une teinte légèrement cuivrée, leurs cheveux dorés et bouclés, leur belle et joyeuse figure, en un mot, toute leur personne formaient un nouvel et splendide échantillon du *genus homo* ; leur apparence physique donnait l'impression d'une race supérieure à la nôtre. » Les civilisés de

l'ancienne Rome, les César et les Tacite, contemplaient avec la même admiration les Germains des tribus communistes qui envahissaient l'empire romain. – Ainsi que Tacite, Salvien, le prêtre du Ve siècle, qu'on surnomma le *maître des évêques*, donnait les barbares en exemple aux civilisés et aux chrétiens : « Nous sommes impudiques au milieu des barbares, plus chastes que nous. Bien plus, les barbares sont blessés de nos impudicités. Les Goths ne souffrent pas qu'il y ait parmi eux des débauchés de leur nation ; seuls au milieu d'eux, par le triste privilège de leur nationalité et de leur nom, les Romains ont le droit d'être impurs. [La pédérastie était alors en grande mode parmi les chrétiens...] Les opprimés s'en vont chez les barbares chercher de l'humanité et un abri. » (*De Gubernatione Dei*). – La vieille civilisation et le christianisme naissant corrompirent les barbares du vieux monde ; comme le christianisme vieillit et la moderne civilisation capitaliste corrompent les

sauvages du nouveau monde. M. F. Le Play, dont on doit reconnaître le talent d'observation, alors même que l'on rejette ses conclusions sociologiques entachées de prudhomisme philanthropique et chrétien, dit dans son livre *les Ouvriers européens* (1855) : « La propension des bachkirs pour la paresse (les bachkirs sont des pasteurs semi nomades du versant asiatique de l'Oural) ; les loisirs de la vie nomade, les habitudes de méditation qu'elles font naître chez les individus les mieux doués communiquent souvent à ceux-ci une distinction de manières, une finesse d'intelligence et de jugement qui se remarque rarement au même niveau social dans une civilisation plus développée... Ce qui les répugne le plus, ce sont les travaux agricoles ; ils font tout plutôt que d'accepter le métier d'agriculteur. » L'agriculture est, en effet, la première manifestation du travail servile dans l'humanité.

4. « Ô Mélibé, un Dieu nous a donné cette oisiveté. »

Virgile, *Bucoliques* (Voir appendice).

5. Matthieu, VI.

6. Au premier Congrès de bienfaisance tenu à Bruxelles, en 1857, un des plus riches manufacturiers de Marquette, près de Lille, M. Scrive, aux applaudissements des membres du Congrès, racontait, avec la plus noble satisfaction d'un devoir accompli : « Nous avons introduit quelques moyens de distraction pour les enfants. Nous leur apprenons à chanter pendant le travail, à compter également en travaillant ; cela les distrait et les fait accepter avec courage *ces douze heures de travail qui sont nécessaires pour leur procurer des moyens d'existence.* » – Douze heures de travail, et quel travail ! imposées à des enfants qui n'ont pas douze ans ! – Les matérialistes regretteront toujours qu'il n'y ait pas un enfer pour y clouer ces chrétiens, ces philanthropes, bourreaux de l'enfance !

- | | | |
|---|---|--|
| <p>7. L.-R. Villermé, <i>Tableau de l'état physique et moral des ouvriers dans les fabriques de coton, de laine et de soie</i> (1840). Ce n'était pas parce que les Dollfus, les Kœchlin et autres fabricants alsaciens étaient des républicains, des patriotes et des philanthropes protestants qu'ils traitaient de la sorte leurs ouvriers ; car MM. Blanqui, l'académicien Reybaud, le prototype de Jérôme Paturot, et Jules Simon, le maître Jacques politique, ont constaté les mêmes aménités pour la classe ouvrière, chez les fabricants très catholiques et très monarchiques de Lille et de Lyon. Ce sont là des vertus capitalistes s'harmonisant à ravir avec toutes les fois politiques et religieuses.</p> <p>8. Les Indiens des tribus belliqueuses du Brésil tuent leurs infirmes et leurs vieillards ; ils témoignent leur amitié en mettant fin à une vie qui n'est plus réjouie par des combats, des fêtes et des danses. Tous les peuples primitifs ont donné aux leurs ces preuves d'affection : les Massagètes de la</p> | <p>mer Caspienne (Hérodote) aussi bien que les Wens de l'Allemagne et les Celtes de la Gaule. Dans les églises de Suède, dernièrement encore, on conservait des massues dites <i>massues familiales</i>, qui servaient à délivrer les parents des tristesses de la vieillesse. Combien dégénérés sont les prolétaires modernes pour accepter en patience les épouvantables misères du travail de fabrique !</p> <p>9. Au Congrès industriel tenu à Berlin, le 21 janvier 1879, on estimait à 568 millions de francs la perte qu'avait éprouvée l'industrie du fer en Allemagne pendant la dernière crise.</p> <p>10. <i>La justice</i> de M. Clemenceau, dans sa partie financière, disait le 6 avril : « Nous avons entendu soutenir cette opinion, que, à défaut de la Prusse, les milliards de la guerre de 1870 eussent été également perdus pour la France et ce sous forme d'emprunt périodiquement émis pour l'équilibre des budgets étrangers ; telle est</p> | <p>également notre opinion. » On estime à cinq milliards la perte des capitaux anglais dans les emprunts des républicains de l'Amérique du Sud. – Les travailleurs français ont non seulement produit les cinq milliards payés à M. Bismarck ; mais ils continuent à servir les intérêts de l'indemnité de guerre, aux Ollivier, aux Girardin, aux Bazaine et autres porteurs de titres de rente qui ont amené la guerre et la déroute. Cependant, il leur reste une fiche de consolation : ces cinq milliards n'occasionneront pas de guerre de recouvrement.</p> <p>11. Sous l'ancien régime, les lois de l'Église garantissaient au travailleur 90 jours de repos (52 dimanches et 38 jours fériés) pendant lesquels il était strictement défendu de travailler. C'était le grand crime du catholicisme, la cause principale de l'irrégularité de la bourgeoisie industrielle et commerçante. Sous la Révolution, dès qu'elle fut maîtresse, elle abolit les jours fériés ; et remplaça</p> |
|---|---|--|

la semaine de sept jours par celle de dix ; afin que le peuple n'eût plus qu'un jour de repos sur dix. Elle affranchit les ouvriers du joug de l'Église pour mieux les soumettre au joug du travail.

La haine contre les jours fériés n'apparaît que lorsque la moderne bourgeoisie industrielle et commerçante prend corps, entre les XVe et XVIe siècles. Henri IV demanda leur réduction au pape ; il refusa parce que « une des hérésies qui courent le jourd'hui, est touchant les fêtes » (*Lettres du cardinal d'Ossat*). Mais, en 1666, Péréfixe, archevêque de Paris, en supprima 17 dans son diocèse. Le protestantisme, qui était la religion chrétienne, accommodée aux nouveaux besoins industriels et commerciaux de la bourgeoisie, fut moins soucieux du repos populaire ; il détrôna au ciel les saints pour abolir sur terre leurs fêtes.

La réforme religieuse et la libre pensée philosophique n'étaient que des prétextes

qui permirent à la bourgeoisie jésuite et rapace d'escamoter les jours de fête du populaire.

12. Ces fêtes pantagruéliques duraient des semaines. Don Rodrigo de Lara gagne sa fiancée en expulsant les Maures de Calatrava la vieille, et le *Romancero* narre que *Las bodas fueron en Burgos, Las tornabodas en Salas : En bodas y tornabodas Pasaron siete semanas. Tantas vienen de las gentes, Que no caben por las plazas...*

[*Les noces furent à Burgos, les retours de noces à Salas ; en noces et retours de noces, sept semaines passèrent ; tant de gens accoururent que les places ne purent les contenir...*] Les hommes de ces noces de sept semaines étaient les héroïques soldats des guerres de l'indépendance.

13. Karl Marx, *Le Capital*.
14. « La proportion suivant laquelle la population d'un pays est employée comme domestique, au service des classes

aisées, indique son progrès en richesse nationale et en civilisation. » (R. M. Martin, *Ireland before and after the Union*, 1848). Gambetta, qui niait la question sociale, depuis qu'il n'était plus l'avocat nécessaire du Café Procope, voulait sans doute parler de cette classe domestique sans cesse grandissante quand il réclamait l'avènement des nouvelles couches sociales.

15. Deux exemples : le gouvernement anglais, pour complaire aux paysans indiens, qui malgré les famines périodiques qui désolent le pays s'entêtent à cultiver le pavot au lieu du riz ou du blé, a dû entreprendre des guerres sanglantes, afin d'imposer au Gouvernement chinois la libre introduction de l'opium indien. Les sauvages de la Polynésie, malgré la mortalité qui en fut la conséquence, durent se vêtir et se souler à l'anglaise, pour consommer les produits des distilleries de l'Écosse et des ateliers de tissage de Manchester.

16. Paul Leroy-Beaulieu, *La*

- question ouvrière au XIXe siècle*, 1872.
17. Voici, d'après le célèbre statisticien R. Giffen, du Bureau de statistique de Londres, la progression croissante de la richesse nationale de l'Angleterre et de l'Irlande : en 1814, elle était de 55 milliards de francs ; en 1865, de 162,5 milliards de francs ; en 1875, de 212,5.
 18. Louis Reybaud, *Le coton, son régime, ses problèmes*, 1863.
 19. « Ils simulent des Curius et vivent comme aux Bacchanales » (Juvénal).
 20. Rabelais, *Pantagruel*, Livre II, chapitre LXXIV.
 21. Hérodote, Tome II, trad. Larcher, 1786.
 22. Biot, *De l'abolition de l'esclavage ancien en Occident*, 1840.
 23. Tite-Live, *Histoire de Rome depuis sa fondation*, I, 1.
 24. Platon, *République*, I, V.
 25. Cicéron, *Des devoirs* I. Tit. II. Ch. XLII.
 26. Platon, *République*, V et *Les Lois*, VIII ; Aristote, *Politique*, II et VII ; Xénophon, *Economique* IV et VI ; Plutarque, *Vie de Lycurgue*.

Adam Curtis la vérité est dans ces poireaux

Ce n'est pas à Tchernobyl, ni dans les livres d'Ulrich Beck que réside la clef de la crise de notre temps. Un essai du plus génial cinéaste de la BBC.



AUTEUR Adam Curtis
MUSIC The Kinks - *The Village Green
Preservation Society*

S

i cet essai est avant tout prétexte à exhumer un magnifique document d'archive sur les légumes, c'est aussi un moyen de montrer comment la science moderne a radicalement changé le monde d'une manière qui n'a pas encore été pleinement comprise.

Avec les nouveaux mondes qu'elle se donnait pour défi de créer, la science est passée d'une source extraordinaire de promesses à une force puissamment conservatrice, qui freine le progrès et tend à maintenir les individus sous cloche.

Les légumes – pas n'importe lesquels – ont joué un rôle étrange dans cette entreprise de divulgation.

Notons qu'il existe deux univers scientifiques parallèles. L'un correspond au travail quotidien des scientifiques, qui mènent patiemment des recherches aux quatre coins du monde, dans l'espoir de faire des découvertes extraordinaires – qu'ils font parfois.

L'autre aspect concerne le rôle que joue la science dans l'imaginaire collectif, à travers l'influence considérable qu'elle exerce sur la façon dont des millions d'individus perçoivent le monde.

Souvent, ces deux planètes

convergent et les scientifiques peuvent nous donner un aperçu de leurs découvertes extraordinaires. Mais il arrive parfois que les scientifiques se piquent de politique et de réforme sociale, par l'intermédiaire même de leurs travaux. C'est à ce moment précis que la science fait l'objet d'une mutation radicale.

C'est ce qui s'est produit de manière spectaculaire dans la seconde moitié du XXe siècle. La science a joué un rôle prépondérant pendant la Seconde Guerre mondiale. Après la guerre, des scientifiques ambitieux ont promis de bâtir un monde nouveau.

Mais, dès les années 1970, il est apparu clairement que cela entraînerait des conséquences imprévues. Tout a commencé par la pollution chimique, notamment le DDT, qui décimait la faune et les écosystèmes.

Il revient cependant à l'énergie nucléaire d'avoir véritablement brisé cette confiance optimiste que les individus plaçaient dans la science.

Évidemment, il y a eu Tchernobyl – on y reviendra. Mais c'est en réalité avant cela, avec l'accident nucléaire de Three Mile Island survenu aux États-Unis en

1979, que commence à s'installer une profonde méfiance envers l'idée que la science et les experts technocrates pourraient bâtir un monde meilleur.

Le rassemblement antinucléaire organisé à New York, au lendemain de cet incident, illustre bien ce changement d'état d'esprit.

Jane Fonda y fait une apparition remarquée, et son interview restitue parfaitement l'atmosphère de l'époque. J'aime tout particulièrement la chanson contestataire qui conclut l'événement, comme vous pouvez le voir dans ce document d'archive.

« Donne-moi simplement la force tumultueuse du vent,

Donne-moi la lueur réconfortante d'un feu de bois,

Mais, je t'en prie, emporte avec toi toute ta puissance atomique empoisonnée »

Si on peut accuser les scientifiques d'avoir fait preuve de naïveté, la réaction hostile qui s'en est suivie l'était tout autant.

En réalité, ce n'était peut-être pas la science elle-même qui était en cause, mais la façon dont elle se trouvait déformée et corrompue par les impératifs économiques et politiques qu'on lui imposait.

Voici un extrait de film que j'ai réalisé sur les manquements qui ont ponctué la construction des premiers grands réacteurs nucléaires.

Il montre comment les entreprises chargées de leur construction – comme General Electric – subissaient d'énormes pressions économiques et politiques dans le contexte de la guerre froide. De même, les ingénieurs ont conçu des systèmes gigantesques, dont ils savaient qu'ils pouvaient présenter des risques.

Puis survint la catastrophe de Tchernobyl en 1986. Tous les soupçons accumulés au fil des années à l'égard de la science et de sa capacité à repousser les frontières se sont soudain trouvés confirmés au grand jour. La science cessait d'être la solution ; elle devenait le problème.

Un homme a su analyser ce basculement avec une force singulière.

Il s'agit d'un politologue allemand, Ulrich Beck, auteur d'un ouvrage intitulé *La Société du risque* et publié juste avant l'explosion de Tchernobyl. Au lendemain de la catastrophe, le livre a saisi l'imaginaire collectif et n'a cessé,

depuis, d'exercer une influence considérable sur la pensée sociale et politique en Occident.

La force du livre tenait à un regard neuf posé sur le monde. Beck y affirmait que les scientifiques et les technologues, à travers leurs projets gigantesques, n'avaient nullement bâti l'avenir radieux qu'ils annonçaient. Presque sans s'en apercevoir, ils avaient accompli exactement l'inverse : ils avaient multiplié les dangers.

Beck utilisait le mot « risque » car, selon lui, les scientifiques avaient « fabriqué des risques ».

Autrefois, les principales menaces qui pesaient sur les sociétés humaines venaient de phénomènes naturels exceptionnels – tremblements de terre, éruptions volcaniques, tempêtes. Désormais, elles trouvaient leur source dans l'ingéniosité et l'ambition mêmes de l'homme. Une large part de ce qui avait été créé dans les dernières années par la science recelait des effets secondaires capables de menacer le monde entier, à l'image des retombées radioactives et des catastrophes écologiques.

Le monde avait basculé. Ce n'était plus la nature qui menaçait l'existence humaine : c'étaient la

science et la technologie elles-mêmes, désormais capables de détruire la nature et la planète tout entière. Et le phénomène n'allait pas s'arrêter de sitôt – il s'agissait d'un danger non seulement nouveau, mais croissant.

Cela signifiait, selon Beck, une transformation inévitable du rôle même de la politique. Autrefois, les responsables politiques avaient pour ambition première de bâtir une société plus juste, plus égalitaire. Cet horizon s'éloignait. Dans la nouvelle « société du risque », leur priorité serait désormais d'assurer la *sécurité*.

Beck n'y est pas allé par quatre chemins :

« Tandis que l'utopie de l'égalité est riche d'une quantité d'objectifs de transformation sociale à contenu *positif*, l'utopie de la sécurité reste singulièrement *négative* et *défensive* : au fond, il ne s'agit plus d'atteindre quelque chose de 'bien', mais simplement d'*empêcher* que ne se produise le pire. Le rêve de la société de classes est le suivant : tous veulent et doivent *avoir leur part* du gâteau. L'objectif que poursuit la société du risque est différent : tous doivent être épargnés par ce qui est toxique. »



« Vous auriez peut-être plus de chances de vivre plus longtemps si vous vous unissiez et utilisiez ce pouvoir collectif pour changer la société. De quoi s'amuser un peu plus que de compter laborieusement ses légumes. »

Ces mots ont été écrits en 1986 – et ils sont d’une remarquable clairvoyance. Car ce court paragraphe décrit assez fidèlement les conceptions politiques qui ont aujourd’hui cours dans notre société. Un monde où chacun évalue en permanence les risques que présente sa propre vie, tandis qu’on attend des responsables politiques qu’ils anticipent et évitent tous les dangers futurs.

Parallèlement, tout le monde abandonne le projet de faire advenir l’égalité, ce qui permet aux inégalités de se développer considérablement.

Le livre de Beck, qui se réclame de la gauche libérale, est extraordinaire et mérite d’être relu aujourd’hui. Pourtant, sa thèse revient à dire ceci : face aux nouveaux risques potentiels, il faudra renoncer à l’idée politique de progrès et de réforme sociale, pour adopter une posture purement défensive et ainsi anticiper tous les dangers qui pourraient surgir de l’obscurité.

Beck reste évasif sur la nature exacte de cette société anxieuse et pessimiste, qui découlera de cette nouvelle approche politique. En revanche, il en affirme le caractère inéluctable. Son livre

offre ainsi, presque malgré lui, le portrait très lucide d’un état d’esprit libéral qui, à la fin des années 1980, s’est replié dans un pessimisme morose et un peu hautain, dont la seule réaction face au monde tient en une exclamation : « Oh la la. »

Qu’est-ce qui est à l’origine de ce basculement ?

Je me demande s’il ne s’agit pas de la frustration d’une génération qui, voyant sa jeunesse s’évanouir et incapable d’accepter sa propre mortalité, a commencé à projeter ses angoisses sur le reste de la société. Des penseurs comme Beck ont ensuite transformé ce ferment en une vaste idéologie pessimiste.

Je vous invite à regarder et à méditer ce document exceptionnel.

C’est un film tourné sur le vif, lors des événements de 1986, qui révèle de manière saisissante à quel point notre rapport au risque était, autrefois, différent. On y suit un groupe de techniciens soviétiques, qui se sont portés volontaires pour pénétrer dans le cœur du réacteur détruit de Tchernobyl, au lendemain de la catastrophe.

L’épisode est saisissant : toutes les personnes que vous

voyez dans ces images savaient qu’elles allaient mourir. Le film le montre crûment – leur protection contre les radiations se résumait à quelques bouts de scotch sur les poignets et les chevilles, et guère plus. Pourtant, ils sont entrés. C’était le seul moyen de comprendre comment maîtriser la catastrophe.

L’étonnement suscité par ces images s’explique par le fait que ces hommes appartiennent visiblement à un autre temps. Pour eux, le risque n’a pas vraiment de sens. Ils croient en quelque chose de plus grand – quelque chose qui dépasse leur propre vie. On y découvre aussi cette caméra télécommandée, absolument géniale, montée sur un char miniature, dont les images sont d’une beauté frappante.

Le concept de « société du risque » fait de la science et de la technologie modernes les grandes responsables de ces nouveaux périls – et, du même coup, leur porte un coup décisif.

En effet, l’ère du risque a permis à la science de se renouveler. Une nouvelle génération de scientifiques s’est fait entendre, affirmant savoir analyser les dangers et anticiper les risques.

Renonçant à l'ambition de bâtir un avenir radieux pour la planète, ils s'attacheront plutôt à préserver la sécurité mondiale, en détectant les dangers avant même qu'ils ne se concrétisent.

Ce fut le point de départ d'une science moderne, qui imprègne aujourd'hui le monde contemporain, dont je ne pense pas que nous ayons encore pleinement pris la mesure. Elle est désormais au cœur de tous les domaines – de la médecine et de la santé publique au changement climatique, en passant par la finance et l'État-providence – et même de la prévention du terrorisme et de la criminalité.

Ce que font les scientifiques et les technologues, c'est rechercher des schémas, des liens et des corrélations dans de vastes quantités de données. Cette pratique a marqué l'imaginaire collectif, principalement grâce aux rapports réguliers qui établissent des liens entre certaines maladies et le comportement humain. Les journalistes en raffolent – l'un de mes préférés est un rapport scientifique qui affirme que le fait de ronfler favorise le risque de cancer.



« Un documentaire réalisé en 1972 se concentre sur un concours de culture de poireaux à Newcastle. C'est très kitsch : on y voit plein d'hommes discuter de la longueur et du diamètre de leurs poireaux. »

On ne peut nier, pourtant, que cette science repose sur des fondements solides. C'est précisément ce type de recherche des corrélations en présence qui a permis aux scientifiques de prouver l'existence d'un lien réel entre tabagisme et cancer. Ces études scientifiques ont changé le monde et ont sauvé des millions de personnes d'une mort prématurée.

C'est grâce à ce genre de travaux que la science moderne a pu renaître sous une forme différente – et redevenir un pilier de la société –, car elle nous mettait désormais en garde contre les dangers.

Mais cette approche scientifique présente une faiblesse, qui peut la rendre susceptible d'être influencée et manipulée par des forces sociales et politiques plus larges.

En effet, lorsque l'on recherche des corrélations, on n'a souvent aucune idée réelle de la raison pour laquelle un phénomène se produit – on constate simplement qu'il existe un lien quelconque. D'où la mise en garde classique : « corrélation n'implique pas causalité ».

Les scientifiques le savent très bien – et ils s'efforcent constamment de vérifier si la corrélation

est réelle ou fallacieuse, en tenant compte de toutes sortes de variables. Ils recherchent les facteurs cachés qui pourraient réellement être à l'origine d'un phénomène et tentent d'ajuster les données en fonction de ceux-ci. Ils ont même appelé ces facteurs cachés, les « facteurs de confusion résiduels ».

Le problème, cependant, c'est qu'ils essaient sans cesse d'imaginer quelles sont ces variables cachées – et le choix de ce qu'on imagine ou non est inévitablement influencé par une vision plus large du monde, tant sur le plan social que politique.

C'est ce qui nous amène à la question des légumes.

Il y a quelques années, un rapport scientifique a été publié, qui illustre très clairement ce danger.

Émanant de l'University College London, il indiquait que les personnes qui consomment sept portions de légumes ou plus par jour – au lieu des cinq portions recommandées – vivent plus longtemps. Et il ne s'agit pas seulement d'une légère prolongation de la durée de vie : l'un des auteurs du rapport a déclaré que l'effet était « stupéfiant ».

Ces affirmations ont fait mouche. Selon ce rapport,

consommer jusqu'à cinq portions par jour réduirait le risque de décès de 29 %, mais en consommer sept ou plus réduirait ce risque de 42 %.

En conséquence, ce rapport a fait l'objet d'une large couverture médiatique, certains estimant que les recommandations nationales devaient être modifiées. Voici quelques exemples des programmes télévisés et des articles de presse qui y ont été consacrés.

Mais, en examinant le rapport de plus près, deux éléments plutôt surprenants apparaissent.

Premièrement, les données ne sont pas suffisamment solides pour étayer les conclusions catégoriques des chercheurs. Comme me l'a confié un scientifique n'ayant aucun lien avec ce rapport, il s'agit bien plus d'un vœu pieux que d'une conclusion scientifiquement prouvée.

Deuxièmement, les scientifiques à l'origine de cette étude ont peut-être ignoré une autre conclusion – très différente – que ces données pourraient suggérer. À savoir que, si l'on veut vivre plus longtemps, il faudrait rien moins que changer la société.

Pour rédiger ce rapport, les

chercheurs se sont appuyés sur les données des enquêtes de santé menées en Angleterre. Chaque année, un échantillon aléatoire de personnes est interrogé sur son mode de vie, et l'une des rubriques leur demande quelle quantité de fruits et légumes ils ont consommée au cours des dernières vingt-quatre heures.

Les chercheurs ont utilisé les réponses issues d'une de ces enquêtes datant d'il y a douze ans et ont comparé les données relatives à la consommation de fruits et légumes avec la liste des personnes décédées au cours des douze dernières années. Tout simplement. Le rapport s'appuyait sur ce que soixante-cinq mille personnes avaient déclaré avoir mangé un seul jour, il y a longtemps.

J'ai interrogé le professeur Tom Sanders, professeur de nutrition au King's College de Londres, sur les recherches qui ont donné lieu au rapport.

Il s'est montré assez cinglant. Les données sont douteuses, a-t-il déclaré avec malice, car il n'y a aucun moyen de savoir si les personnes interrogées ont menti : « *Les hommes mentent sur le tabac. Les femmes mentent sur les légumes.* »

Mais ce qui est bien plus important, a-t-il ajouté, c'est qu'ils aient pu mal interpréter les données. La raison pour laquelle certaines personnes interrogées vivent plus longtemps n'a peut-être aucun lien direct avec le fait de manger davantage de légumes. Il se pourrait simplement que manger davantage de légumes soit une habitude propre aux personnes issues de milieux sociaux plus favorisés.

Or, les personnes issues des classes sociales supérieures ont tendance à vivre plus longtemps – en raison de toutes sortes d'autres facteurs, comme l'accès à de meilleurs soins de santé tout au long de leur vie, moins de stress, le fait de vivre dans des quartiers plus agréables et moins pollués. Toutes ces choses que l'on a tendance à obtenir quand on a plus d'argent et plus de liberté.

J'ai fait remarquer au professeur Sanders que les chercheurs avaient indiqué dans le rapport qu'ils avaient « ajusté les données en fonction de la classe sociale ». Mais il a rejeté cette affirmation, affirmant que les données utilisées pour ce faire étaient « incroyablement faibles » et parfois inexistantes.

Et si vous lisez le rapport,

vous trouverez, enfouie quelque part, une admission selon laquelle l'une des corrélations les plus frappantes – à savoir que les personnes qui mangent des fruits en conserve plutôt que des fruits frais meurent beaucoup plus tôt – pourrait être due à un tout autre facteur.

Il n'y a absolument rien de mal à manger sainement et il est tout à fait judicieux de consommer régulièrement des fruits et des légumes.

Mais il y a autre chose qui se joue ici. Les scientifiques à l'origine de ce rapport abondent dans le sens de nos craintes et nous disent qu'il faut manger encore plus d'aliments sains pour éviter de mourir prématurément. Alors qu'en réalité, les données pourraient indiquer tout le contraire.

Pour éviter de mourir prématurément, il faut réformer et restructurer la société, afin que les personnes défavorisées aient davantage accès non seulement à une meilleure alimentation, mais aussi à toutes les opportunités dont bénéficient les plus aisés. Il s'agit là d'un ensemble de facteurs sociaux, allant des soins de santé, du logement et de l'éducation à l'isolement social, au stress,

au chômage et aux professions à haut risque. Ce sont ces éléments-là qui influent également sur l'espérance de vie.

Tout mettre sur le dos des légumes est injuste.

La science et les scientifiques accomplissent toutes sortes de choses merveilleuses. Mais, lorsqu'ils s'aventurent dans le monde social et politique, ils ont tendance à se plier à la direction dans laquelle souffle le vent idéologique.

Autrefois, c'était pour soutenir les politiciens qui cherchaient à étendre leur pouvoir en remodelant la société. Aujourd'hui, à l'ère de l'individualisme, c'est pour nous maintenir à notre place, en promouvant l'idée que nous devrions simplement nous concentrer sur nous-mêmes et notre corps. Et ne pas penser aux problèmes plus larges que sont les inégalités croissantes et les injustices qu'elles engendrent.

Les scientifiques nous disent : « Allez, mangez une banane ou un chou de plus, et tout ira bien. » Ils font porter tout le poids de la responsabilité sur l'individu isolé.

De tels rapports – et ils sont nombreux – nous maintiennent prisonniers des angoisses de la

« société du risque ». En réalité, vous auriez peut-être plus de chances de vivre plus longtemps si vous vous unissiez et utilisiez ce pouvoir collectif pour changer la société. De quoi s'amuser un peu plus que de compter laborieusement ses légumes.

En guise de joyeux antidote à tout cela, voici un magnifique film sur les légumes.

Il s'agit d'un documentaire réalisé en 1972 sur un concours de culture de poireaux à Newcastle. C'est très kitsch : on y voit plein d'hommes discuter de la longueur et du diamètre de leurs poireaux. Il est également tout entier consacré aux statistiques et aux chiffres, car ce sont les mesures qui détermineront le vainqueur.

Mais, dans ce cas, il ne s'agit pas d'une peur de la mort.

Il s'agit uniquement de fierté et de gloire liées aux légumes, parmi des hommes qui mènent une vie des plus malsaines, fumant et buvant sans arrêt, tout en parlant de leurs poireaux bien-aimés. ◀

Elio Fournier (2026-2124) le dernier avocat de France est mort

Après Paris, Lyon et Marseille, le Garde des Scribes devrait officiellement dissoudre le barreau de Bordeaux ce 30 juin 2124, a appris Raphaël Doan, qui signe à chaud la nécrologie de cette figure haute en couleur.



AUTEUR Raphaël Doan
MUSIC Frank Sinatra — *My Way*

E

lio Fournier vient de mourir paisiblement à Bordeaux ce dimanche 9 avril 2124, entouré de ses proches, alors qu'il n'avait que 98 ans.

Né le 1er mai 2026, cette figure étonnante de la vie intellectuelle européenne était le dernier représentant d'une profession historique et méconnue.

Figure familière des Bordelais, on le voyait régulièrement se rendre au palais de justice vêtu de sa robe (les avocats portaient une robe), au volant d'une Renault Clio hybride de collection qu'il conduisait lui-même. Il était devenu le seul usager du tribunal, qu'on ouvrait expressément pour lui certains jours du mois en application d'une ancienne loi, celle du 31 décembre 1971, modifiée, portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques, qui, comme il aimait le rappeler, prévoit encore la possibilité pour tout avocat humain de plaider personnellement devant le tribunal. Les curieux venaient parfois assister à ses plaidoiries enflammées qu'il déclamaient devant une estrade vide. Naturellement, elles étaient enregistrées et transmises, après correction automatique de ses arguments juridiques souvent

fragiles, au Système national de règlement des litiges (SNRL).

Quand on lui demandait pourquoi il continuait de travailler ainsi, à l'heure où la justice est depuis longtemps automatisée, il répondait : « Je sais bien que quand vous avez un conflit de voisinage, quand vous vous êtes fait cambrioler, ou quand vous souhaitez contester une décision, c'est plus facile de saisir votre portable et d'avoir votre réponse instantanée. Je viens d'une génération qui a toujours su que la machine était meilleure que moi pour absolument tout. Mais où est le panache ? Moi, quand j'étais jeune et que je lisais les vies de grands avocats, j'aurais voulu assister à leurs plaidoiries, sentir physiquement l'effet de leur art oratoire. Et ce que je peux apporter aux gens, c'est un petit peu de ce sentiment-là. » Et quand on lui demandait s'il n'avait pas l'impression de faire du théâtre, il répondait : « Mais si, c'est exactement ce que je fais. La vie n'est pas un script, c'est une comédie qu'il faut apprendre à jouer ».

C'est à la suite de l'affaire houleuse de l'attentat contre le *datacenter* de Reims, en 2053, que sa célébrité avait éclaté. Me Fournier

avait pris la défense d'Enzo de Lamberterie, l'auteur du carnage de près de cent baies de stockage qui deviendra quelques années plus tard l'un des fondateurs du Parti technophobe de la nation (PTN). Son choix s'était porté sur Me Fournier précisément parce qu'il plaidait en personne. Contre toute évidence, le jugement n'avait été rendu qu'après deux semaines, une durée extravagante due à la volonté de Me Fournier de venir lui-même à l'audience en appel et en cassation. Le procès fut perdu, bien sûr, mais ce fut l'occasion pour lui de citer son cher Cyrano : « Non, non c'est bien plus beau lorsque c'est inutile ! »

Au fil du temps, Me Fournier était devenu, par défaut, « bâtonnier » du « barreau » de Bordeaux et unique membre du « Conseil de l'ordre », des titres archaïques mais qui lui étaient chers. Ses anciens camarades d'étude se souviennent : « Elio, c'était un personnage, sourit Omar Bockel, aujourd'hui directeur général stratégies narratives et alignement chez Fusion Hexagone, l'infrastructure cognitive semi-souveraine du ministère de la cohérence psychologique. Il était toujours

le dernier de la promo, mais en même temps, il refusait de se servir d'assistants, alors forcément... »

La plupart des juristes de sa génération avaient abandonné la plaidoirie dès les années 2050, quand le taux de concordance entre les décisions du SNRL et celles des tribunaux avait dépassé les fameux « trois neuf » (99,9 %). En 2061, la loi Mbeki-Rousseau avait officiellement transféré l'ensemble du contentieux au système automatisé. Les barreaux s'étaient vidés en quelques années. Certains avocats s'étaient reconvertis dans le conseil, d'autres dans la politique, mais Me Fournier, lui, avait conservé sa robe.

« Les autres disent qu'ils travaillent, quand ils donnent leurs instructions le matin à leurs assistants avant d'aller jouer au golf. Mais, pour moi, travailler, ça veut dire autre chose que déléguer aux machines. J'aime le fait main et pour moi être avocat c'est une bonne manière de rester un être manuel », disait-il dans son dernier entretien au *Grand Continent* en décembre 2123.

Il racontait volontiers que sa vocation était née d'un malentendu.

Adolescent, il était tombé sous le charme d'un genre mineur de l'expression artistique du siècle dernier : des séries vidéo non interactives dans lesquelles des humains (les fameux « avocats ») persuadaient d'autres humains (que l'on désignait souvent par le mot « jurys » et qui étaient censés rendre justice) par la seule force du verbe. « J'avais quinze ans, j'ai dit à mes parents que je voulais faire ça ; ils m'ont regardé avec un étonnement inquiet comme si j'avais annoncé que je voulais devenir *data analyst* ou forgeron. » Il s'était malgré tout inscrit à la faculté de droit de Bordeaux en 2044, la dernière promotion à compter plus de dix étudiants.

Sa femme, Nour Fournier-Akçay, l'un des derniers médecins à avoir exercé avant la légalisation du diagnostic autonome, disait de lui qu'ils formaient « un couple de fossiles vivants ». Elle est décédée en 2119. Leurs deux filles, Inès et Mia, travaillent respectivement dans la supervision des systèmes éducatifs, un domaine que Me Fournier lui-même admettait ne pas comprendre.

Dans ce dernier grand entretien réalisé peu de temps avant sa mort pour les pages de la revue, il

avait déclaré : « On me demande souvent à quoi je sers. Mais cela fait longtemps qu'aucun de nous ne sert plus à rien. Depuis des décennies, que se passe-t-il ? Rien du tout, l'alignement des provinces. Et si la Révolution chinoise n'a été que l'introduction du Code Napoléon en Chine, la Révolution de l'Intelligence Artificielle, qui m'a tant tourmenté dans ma jeunesse, n'a été que l'introduction du Code Napoléon dans l'espace virtuel. Vous me demandez, dès lors, que devrions-nous faire ? Nous occuper ! Et être avocat est ma manière de m'occuper : j'aime travailler. »

Les hommages se sont multipliés depuis l'annonce de son décès. Le Président de la République a salué « un homme qui nous rappelait le plaisir d'exercer un métier *fait main*, pétri de plus de deux mille ans d'histoire : l'avocat », et le Garde des Scripts a souligné dans un communiqué la contribution souvent oubliée des avocats aux progrès du droit.

Me Fournier n'a pas de successeur. Le barreau de Bordeaux devrait être officiellement dissous le 30 juin par décision du Garde des Scripts, comme l'avaient

été ceux de Paris, de Lyon et de Marseille en 2098, 2104 et 2111. Le palais de Justice sera, selon nos informations, intégré au musée des Beaux-Arts-Humains, où les visiteurs devraient pouvoir interroger dès la rentrée 2124 un hologramme authentique d'Elio Fournier sur les mystères et l'histoire de la justice humaine.

Ses obsèques auront lieu ce mardi 12 avril au cimetière de la Chartreuse. Contactée par le *Grand Continent*, la famille demande à celles et ceux qui souhaiteraient y assister de ne pas déposer aucune fleur artificielle. ◀